

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

---

(NOUVELLE SERIE)

---

CINQUANTE-TROISIÈME NUMÉRO

---

JUIN 1894

---

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1894

---

*Permis d'imprimer :*

EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

# L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE<sup>(1)</sup>

## VIE DU P. NEMPON.

### CHAPITRE IV

#### LES ÉPREUVES DU DÉPART

Promesse d'exeat. — Retour dans la famille. — Dernières objections. — Consentement définitif. — Déception. — Épreuve. — Le premier mouvement. — Résignation. — Retour au séminaire. — Solitude et tristesse. — Panégyrique de Saint François Xavier. — La nouvelle arrivée de 1882. — Dernières démarches. — Mortification et prières. — *Deo gratias*. — La pensée des parents. — Adieux à la famille. — Dernière bénédiction.

L'abbé Nempon aurait voulu régler la question de son "exeat" avant de quitter Cambrai. Mais le nouvel archevêque, Mgr Duquesnay, n'étant arrivé dans sa ville archiépiscopale que la veille de l'ordination, l'administration diocésaine n'avait pas voulu préjuger de ses dispositions : "Soyez tranquille, répondit-on au jeune postulant, on vous "enverra votre "exeat," ou plutôt vos "Lettres dimissoriales" en temps opportun."

Le jeune abbé dit adieu à ses condisciples, et s'en retourna à Dunkerque. Il avait hâte de revoir ses parents et il se serait fait un scrupule de leur dérober un seul jour de ses dernières vacances. L'émotion de M. et Mme Nempon fut grande lorsqu'ils virent rentrer au foyer cet enfant bien-aimé dont les jours leur paraissaient déjà comptés. Le souvenir de cette épreuve resta vivant dans la mémoire du P. Nempon : "Votre "amour s'est réveillé plus puissant et plus fort que jamais,

(1) Voir *Annales de la Prop. de la Foi*, No 51, p. 543, Octobre 1893, et No 52, p. 587, Février 1894.

“ n'est-ce pas, chers parents ? Vous n'avez pas voulu refuser  
“ à Dieu l'immolation de votre enfant, mais votre cœur a  
“ saigné. Pendant deux longs mois, j'ai eu devant les yeux  
“ le spectacle de deux cœurs, celui de ma bonne mère, et  
“ le vôtre, cher père, luttant contre la nature. Pardonnez-  
“ moi aujourd'hui ces douleurs.”

M. et Mme Nempon ne pouvaient songer un instant à refuser leur fils à l'appel de Dieu. Ils avaient l'âme trop droite, le cœur trop généreux pour tromper les légitimes espérances que leurs lettres avaient fait concevoir à leur fils. Sa vocation d'ailleurs se serait imposée aux esprits les plus prévenus ; car l'abbé Nempon n'était vraiment lui-même, il n'était grand, sublime, passionné, que lorsqu'il était question de missions, tant il s'était habitué à ne vivre que “ pour Dieu et pour les  
“ âmes ”. “ Louis Nempon dans le monde, ou même dans le  
“ clergé séculier ”, disait-il plus tard, “ c'est un poisson hors  
“ de l'eau, c'est Jean-Bart privé de ses vaisseaux ou égaré  
“ dans les salons de Louis XIV.”

Dès son retour, Louis avait entretenu sa mère de son prochain départ ; il lui avait dit l'approbation de son directeur et les promesses de ses supérieurs de Paris et de Cambrai. Mme Nempon ne pouvait plus douter de la vocation de son fils, et son consentement lui fut acquis. Restait à obtenir celui de M. Nempon. Personne ne doutait de sa foi, mais il fallait éviter à son cœur une trop grande émotion. Mme Nempon, s'inspirant de l'exemple de Marie pendant la passion de son divin Fils, se montra chrétienne et mère en cette délicate circonstance. Faisant appel à toute l'énergie de son âme et dominant sa propre douleur, elle disposa son époux au grand sacrifice : “ Dieu le veut, lui dit-elle, nous devons nous  
“ soumettre, nous devons le bénir.”—Quand l'abbé se présenta devant son père, tout était prêt : la grâce de Dieu et la mère de Louis avaient préparé les voies : “ Je consens à ton départ, dit le père en le bénissant. J'y consens répéta-t-il. Va,  
“ mon enfant, sois missionnaire, sois un bon, un excellent  
“ missionnaire. Ton devoir est de répondre à l'appel de Dieu  
“ et le mien est de te laisser partir. Il nous avait donné un fils,  
“ il le reprend. Que sa sainte volonté soit faite et que sa grâce  
“ nous assiste ! ” Et Louis, plus ému qu'on ne saurait le dire,

se jeta dans les bras de son père : “ Je savais bien, cher père, “ que vous ne me refuseriez pas votre consentement. Au “ moins je serai béni de Dieu, béni de mon père et de ma “ mère. Merci, mille fois merci.” Pour épargner à ses parents le renouvellement de scènes aussi attristantes, Louis résolut de partir le plus tôt possible, ne se réservant que le temps nécessaire pour dire un dernier adieu à sa famille et à ses amis. Il prit part à un pèlerinage national pour remercier Notre-Dame de Lourdes des faveurs qu'elle lui avait accordées, et à lui, et à son frère Émile, et se plongea dans la piscine sacrée, demandant à la Vierge puissante d'achever son œuvre dans son âme et dans son corps.

L'abbé Nempon était rentré à Dunkerque dans les premiers jours de septembre, plus affermi que jamais dans sa sainte vocation, convaincu que la Reine des apôtres l'avait choisi pour disciple, et que Dieu le voulait dans la Société des Missions étrangères. Le jour du départ était fixé, les dispositions étaient prises ; il ne restait plus qu'à réclamer de l'autorité diocésaine l'“ *exeat* ” promis. Le jeune postulant songeait à remplir cette dernière formalité, lorsqu'une lettre d'un ami lui fit pressentir que la permission de partir serait tout au moins différée. “ On vous refusera, comme à moi- “ même, écrivait-il, comme à d'autres qui s'étaient crus auto- “ risés à partir.”

Un coup de foudre ne l'eut pas terrifié davantage. Il ne s'était donc vaincu lui-même, il n'avait obtenu le consentement de sa famille, il n'avait fait ses derniers adieux, que pour voir toutes ces douleurs stériles et sa vocation peut-être à jamais compromise. C'est en vain qu'il avait fait souffrir son père et sa mère ! “ Mon affaire est désespérée ! ” s'écrie-t-il, oubliant un instant que son affaire est l'affaire des âmes et de Dieu, et que Dieu change les cœurs et les volontés à son gré.

Le doyen de Saint-Éloi s'entremet auprès de l'administration diocésaine. Mais la réponse fut catégorique : “ Monseigneur s'oppose formellement à tout départ pour le moment, “ cela sans exception aucune.” Le pauvre abbé n'en revenait pas. Dans l'impétuosité de son zèle, il songeait à se rendre directement au séminaire des Missions étrangères ; et, d'une main fébrile, il prépara cette lettre adressée à son nouveau

supérieur : “ Avant mon entrée au grand séminaire de Cambrai, Monsieur le Supérieur m’a promis formellement de m’en laisser sortir après une année d’épreuve. Cette année est écoulée. Monsieur le Supérieur n’a plus qu’à exécuter sa promesse. Quant à moi, je puis considérer mon “ *exeat* ” comme une simple formalité à remplir. Ainsi donc, au moment de quitter Dunkerque, j’écrirai au supérieur du grand séminaire de Cambrai pour le prier de vouloir bien m’envoyer à Paris ce fameux “ *exeat* ”, puisque c’est chose à moi due par ses promesses antérieures. Une fois parti, je crois bien qu’il ne me refusera pas. ” Et il signait : “ Celui qui espère toujours et malgré tout pouvoir bientôt se dire aspirant aux Missions. ”

Le P. Rousseille, alors supérieur du séminaire des Missions, conseilla au jeune abbé de suivre la marche régulière et de s’abandonner à la sagesse de la bonne Providence : “ Il faudra prendre patience, disait-il, et attendre l’heure de Dieu, conservant précieusement votre vocation au fond de votre cœur et vous tenant prêt à vous mettre en route, dès que l’obstacle qui vous arrête aujourd’hui sera levé. Ne soyez pas attristé de ce qui vous arrive, puisque vous n’y êtes pour rien et que vous avez fait tout ce qui vous était possible pour répondre à l’appel du divin Maître. ” Et, connaissant déjà l’esprit de sacrifice dont le généreux postulant était animé, il ajoutait : “ La place où Notre-Seigneur veut vous voir travailler dans les Missions, n’est peut-être pas encore prête. Il y a quelques années, un de nos aspirants fut retenu deux ans par son évêque, et, au bout de ce temps, il vint, partit pour la Corée et cueillit en arrivant la palme du martyr. S’il fût venu plus tôt, il aurait été envoyé ailleurs très probablement. ”

L’abbé Nempon suivit le conseil de celui qu’il regardait toujours comme son supérieur, et, une fois encore, la vertu d’obéissance régla l’impétuosité de son zèle. “ Vous savez peut-être déjà la triste nouvelle, écrit-il à l’une de ses tantes, triste pour moi seulement, car mes chers parents s’en consoleront, cela se comprend. Que voulez-vous ? Je me résigne et j’espère contre toute espérance. Je n’ai pas à peser les raisons pour lesquelles Monseigneur ne m’a pas

“ laissé partir. J'attends et j'espère. ” “ Ce qui me fait le plus  
“ de peine, remarque-t-il, c'est que mes parents vont souffrir  
“ toute l'année de l'appréhension de me voir partir, tandis  
“ qu'ils se seraient faits à mon départ avec la grâce de Dieu.  
“ Enfin ce que Dieu fait est bien fait ! ”

“ Dieu éprouve les instruments avant de s'en servir.”  
Cette parole se réalisait pour l'abbé Nempon, comme pour  
saint François Xavier auquel il devait l'appliquer. Il craignait  
même une autre épreuve, celle du professorat (1). “ Que  
“ deviendrai-je, si l'on me nomme professeur, écrit-il à un  
“ ami, moi qui tombe maintenant sous la loi commune ?  
“ Qu'en penses-tu ? Trois ans loin de mes Coréens, de mes  
“ Chinois, de mes Tonkinois, de mes Japonais ! ”

Cette épreuve lui fut épargnée. Au mois d'octobre 1882  
l'abbé Nempon reprit sa place au grand séminaire. La plupart  
de ses condisciples, ses amis de cœur et de vocation, man-  
quaient au rendez-vous : moins favorisés que lui, ils avaient  
été dispersés dans les collèges par la loi du professorat.  
“ Comment vivre où l'on ne doit pas être ? s'écriait-il. Si je  
“ goûte ici quelque joie, c'est parce que je sais que j'y suis  
“ par la volonté de Dieu. Sans cela je ne saurais que devenir.”  
— “ Je ne saurais vous exprimer tout ce que j'ai souffert  
“ dans ces trois mois de séminaire, écrivait-il au lendemain de  
“ cette épreuve ; j'étais seul, tout seul, sans personne qui eût  
“ les mêmes idées que moi, sauf un vieil ami.”

Il attendit “ l'heure de Dieu ”, se maintenant dans la foi  
inébranlable en sa vocation et dans la ferme résolution d'y  
répondre dès que les circonstances le permettraient. “ Si  
“ Dieu me veut missionnaire, disait-il, personne ne pourra  
“ m'empêcher de l'être, et rien ne me séparera de l'amour de  
“ Jésus-Christ et des âmes. J'ai résolu de sauver les âmes,  
“ le plus d'âmes possible. C'est mon but. Je ne le quitte ni

---

1. Dans le diocèse de Cambrai la plupart des séminaristes sont envoyés dans les  
collèges après leur cours de Philosophie ou leur première année de Théologie. Ils  
y restent trois ans et reprennent ensuite leurs études au point où ils les ont  
laissées. Cette mesure permet de fournir le personnel des collèges, et procure aux  
jeunes lévites une heureuse occasion d'avancer dans leurs études et de se former  
eux-mêmes par une première expérience de l'apostolat. Le nombre des séminaristes  
répartis dans les diverses Institutions s'élève encore aujourd'hui au nombre de  
cent cinquante.

“ des yeux ni du cœur. Je l’atteindrai ou je mourrai auparavant. ” — Le supérieur du séminaire de Paris auquel il avait demandé la permission d’écrire en toute simplicité et franchise, l’encourageait à persévérer dans ces pieux désirs. “ Courage et confiance, lui écrivait-il. Dieu veut que les hommes se sauvent ; il vous a choisi pour cette œuvre, il vous donnera les moyens de répondre à son appel. ”

Une autre consolation lui avait été ménagée. Parmi les travaux imposés aux séminaristes pendant leurs vacances se trouve un sujet de sermon. Le professeur d’Éloquence, connaissant les aspirations de l’abbé Nempon et croyant à son prochain départ, lui avait indiqué “ le Panégyrique de saint François Xavier. ” Le futur missionnaire, qui ne comptait plus rentrer à Cambrai, avait négligé d’y travailler. Il lui fallut donc s’y mettre dès le lendemain de la retraite. C’était une heureuse diversion à ses regrets et une précieuse occasion de ranimer son zèle au contact de l’amour passionné de l’apôtre des Indes.

Avant de paraître en chaire, l’abbé Nempon, sollicité par quelques amis, leur donna les prémices de son sermon. “ C’était dans un chemin creux, et durant une promenade à Naves, écrit l’un de ces auditeurs intimes ; je le vois encore, ce cher Louis, s’animant, s’enflammant, au point que je le croyais inspiré. Je fus d’autant plus heureux de cette répétition que je ne devais pas avoir le bonheur de l’entendre au séminaire. ”

Le jeune orateur, inspiré par son admiration pour saint François Xavier et par son amour des âmes, était, comme son héros, dévoré du zèle de la maison de Dieu. “ *Zelus domus tuæ comedit me.* ” C’était le texte qu’il avait choisi. Le sous-diacre, dont il réclama les lumières et l’expérience, avait cru devoir contenir une ardeur qui aurait pu paraître exagérée ou même factice ; mais bientôt l’orateur, s’échappant à lui-même, laissa percer toute son âme d’apôtre : “ Vous souvenez-vous du Panégyrique de saint François Xavier, écrit un de ses condisciples. Quel feu ! quelle véhémence ! quel pathétique surtout quand il répétait le fameux : “ *Amplius !* ”

Les séminaristes, attirés par cette ardente parole (1), s'étonnaient de ce qu'un corps aussi faible, aussi débile, pût se prêter à d'aussi puissantes aspirations. " Le style était peut-être un peu hardi dans ses métaphores et les apostrophes trop fréquentes, pensaient les plus sévères critiques ; mais, ajoutaient-ils, quel accent de sincérité, d'enthousiasme, de générosité, d'héroïsme ! " L'appréciation du professeur d'Éloquence sacrée reconnut ces qualités en déclarant le sermon " digne d'un futur missionnaire " . — " Je n'oublierai jamais, écrit d'Amérique un religieux qui fut le condisciple du P. Nempon, je n'oublierai jamais le Panégyrique de saint François Xavier, dans lequel il s'étendit sur tout sur les deux grandes pensées de l'amour et du sacrifice le " Assez, Seigneur ! " d'une âme consumée par les flammes de l'amour divin, le " Encore, Seigneur ! " de la soif du sacrifice. Je ne sais l'impression que ce sermon a pu faire dans la situation ingrate où prêchent les séminaristes. La critique a pu le trouver exalté, moi qui connais Louis Nempon, je l'ai trouvé proportionné à l'auteur . " Depuis longtemps l'opinion du séminaire était faite sur le compte du jeune postulant. A dater du " Panégyrique ", elle ne fit que s'affirmer et grandir. Les condisciples et les professeurs se montrèrent également favorables à sa vocation. L'abbé Nempon espérait ce fruit de son sermon, et cette grâce du patron des missionnaires. " Au moins se souviendra-t-on que je demande mon " *exeat* ", disait-il à ses amis."

Quelques jours après, se rendant chez son directeur, à l'occasion du nouvel an. " Je vous souhaite une bonne et heureuse année ", dit-il, usant de la formule du pays. — Et " vous, que faut-il vous souhaiter?—Ah ! vous le savez bien ! " répondit-il. Je songe précisément à profiter de la sortie du 2 janvier pour aller voir Monseigneur l'archevêque et le solliciter personnellement. Qu'en pensez-vous? — Patientez un peu, répartit le directeur, votre démarche pourrait

---

1. L'intérêt sympathique inspiré par ce dernier sermon de l'abbé Nempon est d'autant plus en sa faveur, que les circonstances étaient plus ingrates. Au grand séminaire de Cambrai, la lecture du réfectoire est remplacée au premier trimestre par le sermon des théologiens, qui s'exercent ainsi à triompher à la fois de leur timidité naturelle et de la distraction des auditeurs.

“ être nuisible ; en tout cas elle serait inutile. Monseigneur, “ absorbé par les embarras du nouvel an et des visites officielles, ne vous recevra pas ; et, si par hasard il vous recevait et vous entendait, ce serait pour vous éconduire poliment : il ne prendra pas une décision de ce genre sans en “ référer à son Conseil. Écrivez plutôt à Sa Grandeur. M. le “ Supérieur, qui vous connaît, appuiera votre demande.”

L'abbé Nempon écrivit donc une lettre, dans laquelle il conjurait Mgr Duquesnay de ne pas l'empêcher de répondre à l'appel de Dieu qui le voulait aux Missions. Le lendemain, il la soumettait à l'approbation de son directeur. “ Monseigneur “ ne pourra que céder, disait-il, car j'ai bien plaidé ma cause. “ Et après tout, si Dieu le veut, qui peut me retenir ? ” Le jeune postulant comptait porter aussitôt sa lettre à M. le supérieur, quand, une seconde fois, son directeur lui proposa de changer de tactique : “ Faisons les choses avec plus de calme “ et de foi, dit-il. C'est bientôt l'Épiphanie, fête chère aux “ missionnaires ; profitons de ce temps favorable pour com- “ mencer une neuvaine et sollicitons du Ciel la grâce que “ vous demandez ; puis, nous enverrons la lettre. Ainsi notre “ supplique s'adressera tout d'abord au bon Dieu, et ce ne “ sera que sagesse et justice. ” — “ C'est vrai, répondit “ l'abbé Nempon. Dieu ne peut nous refuser cette grâce. ” — “ J'espère, écrit-il le soir même à un de ses meilleurs “ amis, aspirant missionnaire comme lui, oui, j'espère ; et, “ pour ma part, je suis décidé à me *malmener* assez pendant “ huit jours, pour obtenir le bonheur de partir bientôt. ”

Comment il se *malmena*, Dieu seul le sait. L'indiscrétion de son voisin de réfectoire nous en a pourtant révélé quelque chose : “ Au commencement de janvier 1882, écrit ce dernier, “ l'abbé Nempon cessa de toucher à quoi que ce soit de “ viande et de graisse. Je le servis malgré lui. Il ne mangea “ pas davantage. A la récréation suivante, il vint me trouver “ et me conjura de le laisser faire, sans plus m'occuper de lui. “ Je l'interrogeai et le pressai à ce point qu'il me confessa “ s'être imposé cette mortification, jusqu'à ce qu'il eût reçu “ la réponse de l'archevêché. Il me fit promettre de n'en rien “ dire, et j'ai gardé ma promesse jusqu'aujourd'hui. ”

La réponse tant désirée arriva au cours de la neuvaine. Le

10 janvier, le supérieur du grand séminaire lui transmit son *exeat* : “ Je certifie bien volontiers, que Monseigneur l’archevêque autorise M. Nempon à quitter le diocèse pour se consacrer à l’œuvre si importante des Missions étrangères. Que Dieu bénisse le dévouement du nouveau missionnaire ! ”

Le jeune apôtre ne se sentait plus de joie. “ Le mercredi, nous dit encore son ami, il m’accroche au passage : “ *Deo gratias* ! s’écrie-t-il, je puis partir ! ” — Il avait été huit jours “ sans rien manger que du pain ”, ajoute ce confident de son âme, ce témoin de ses mortifications. — “ Seigneur, vous avez rompu les liens, chantait-il avec le prophète ; oui vous avez rompu les liens qui m’attachaient au rivage, et voici que je puis voguer librement au souffle de votre grâce. Je veux vous sacrifier une hostie de louange ; cette victime, cette hostie ce sera moi-même. Me voici, Seigneur, qu’il me soit fait selon votre parole ! ”

À Dunkerque, on n’apprendrait peut-être pas la “ bonne nouvelle ” avec la même allégresse. L’abbé Nempon le craignait, et il souffrait par avance de la douleur de son père et de sa mère. “ Une fois ou deux, je lui parlais de sa mère, rapporte un de ses amis. ” — “ Ma mère, répondit-il, ma mère est chrétienne, elle saura se résigner ; mais elle est mère, et elle souffrira beaucoup. Ah ! que je souffre moi-même à l’idée de faire souffrir des parents si bons à qui je ne devrais apporter que joie et consolation. ” S’il a dû pour ainsi dire lui passer sur le corps, comme autrefois sainte Chantal sur le corps de son fils, il a dû plus encore marcher sur son propre cœur où sa mère, après Dieu, avait la première place. Quand nous lui parlions des sacrifices, des épreuves de la vie du missionnaire et que nous lui souhaitions patience et courage : “ Oh ! tout cela n’est rien, répondait-il, tout cela ne serait rien, s’il ne fallait quitter sa mère, souffrir soi-même de s’en séparer et la faire souffrir en l’abandonnant. Que Dieu nous vienne en aide ! ” Et il conjurait ses amis de prier pour ses parents plus encore que pour lui : “ Je ne me recommande pas à tes prières, écrit-il à l’un d’eux, ce serait te faire injure ; mais, je t’en supplie, prie pour mes parents, afin que le bon Dieu leur accorde, avec une sainte résignation, la force de faire

“ généreusement leur sacrifice. Ces chers parents! Je souffre  
“ à la seule idée de leurs souffrances. Et que leur dirai-je,  
“ maintenant que Monseigneur me donne la permission de  
“ partir ? ”

Il fallait pourtant leur en écrire. L'abbé Nempon, s'armant d'un nouveau courage, s'acquitta de ce devoir avec toute la délicatesse que peut suggérer l'amour filial, avec toute l'éloquence que peuvent inspirer la piété et la foi.

Bien chers parents,

“ Je supplie à deux genoux le bon Maître que cette lettre  
“ vous trouve forts et chrétiens devant la nouvelle que je  
“ vous apporte, car elle est bien triste pour le cœur d'un père  
“ et d'une mère. ”

“ Il y a quelque temps, vous avez fait généreusement le sacrifice de votre fils, vous l'avez offert à Dieu ; et Dieu, pour l'instant, content de votre bon vouloir, vous le conserva quelques mois encore. Monseigneur Duquesnay avait parlé. Mais voici qu'aujourd'hui, par un coup de cette Providence qui dispose tout pour le bien de ceux qui croient en Elle, voici qu'aujourd'hui Dieu s'est manifesté. Monsieur Sudre vient de m'annoncer que Sa Grandeur ne me retenait plus, que tout obstacle était levé et qu'il m'était permis de répondre à l'appel désormais certain du bon Dieu. ”

“ Bien chers parents, je prévois votre douleur. Pardonnez-moi, je vous en conjure, de vous annoncer moi-même ces choses ; mais je sais que vous êtes forts parce que vous êtes chrétiens, parce que vous avez la foi, et je n'ai pas voulu qu'un étranger vous l'annonçât. ”

“ Je vous en prie, courage ! courage ! Un nouveau sacrifice n'est plus à faire aujourd'hui. C'est la réalisation de celui que vous avez fait si généreusement il y a quelques mois. ”

“ Votre fils bien sincèrement affectueux et désolé de vous faire de la peine. ”

Il suivit sa lettre de près, mais ne voulut pas prolonger outre mesure une situation pénible à son cœur et à celui de ses parents. Ses adieux étaient faits depuis trois mois et il avait

hâte de prendre au séminaire des Missions la place trop longtemps restée vide. Les déceptions de l'année précédente étaient de nature à le rendre plus pressé. Peut-être craignait-il encore de manquer "son affaire."

Les quelques jours que Louis consacra à ses parents s'écoulèrent bien rapides. On prolongeait les veilles pour s'entretenir plus longtemps avec ce fils chéri ; et chaque soir la séparation devenait plus pénible, parce qu'elle faisait pressentir les déchirements du dernier adieu.

Depuis longtemps la mère avait consenti à son sacrifice : "Vous êtes le Créateur et le véritable Père de mes enfants, priait-elle chaque jour. Oui, mon Dieu, ils sont à vous. Je reconnais qu'ils vous appartiennent, et je me sou mets de tout cœur aux ordres de votre Providence sur eux. Ne permettez pas qu'un vain désir de gloire humaine me dirige dans le choix de leurs études ou dans les projets que je puis former pour leur établissement." La prière était belle, mais plus sublime encore fut le sacrifice qui montra que cette généreuse protestation n'était pas une vaine formule. Le père, digne chef de cette famille chrétienne, trouva dans sa foi la force d'encourager son enfant, et, lui donnant une dernière bénédiction : "Va, mon fils, dit-il, et prie pour ta mère et pour moi, afin que nous restions assez forts et assez chrétiens pour ne point réclamer à Dieu le bien que nous en avons reçu."

## CHAPITRE V

### LE SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Le 25 janvier 1882. — Arrivée à Paris. — Résignation et bonheur. — Régularité et liberté ; Paris et Meudon. — Charité des confrères. — Respect pour les Vétérans : Mgr Ridel. — La Vierge de l'Oratoire. — Pèlerinage à Notre-Dame des Aspirants. — Action apostolique : lettres à un ami. — *Pro ci. sanctifico meipsum.* — Les désirs du martyr. — La salle des Martyrs. Il y conduit sa mère. — Lettres à la famille. — Résolutions nouvelles.

Dès son retour à Dunkerque, l'abbé Nempon avait fixé le jour du départ : "Je partirai le 25 janvier, dit-il, le jour de la Conversion de l'apôtre saint Paul ; je ne puis mieux choisir."

C'est sous le patronage de ce grand apôtre qu'il voulait faire son premier pas dans la carrière apostolique. " Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? " s'était-il écrié, comme saint Paul sur le chemin de Damas, et le Seigneur lui avait répondu : " Allez à la grande ville, c'est là que vous sera révélé tout ce qu'il vous faudra faire et souffrir pour la gloire de mon nom ! "

Le matin du 25 janvier 1882 toute la famille Nempon était réunie dans l'église Saint-Eloi. Le doyen, M. le chanoine Vitse, avait voulu présider lui-même à ces touchants adieux. L'abbé Nempon servait à l'autel. Le père, la mère et leur fils Emile joignaient leur prière et leur sacrifice à la divine victime qui s'immolait aux yeux de leur foi. Au moment de la sainte communion, tous s'unirent à ce Jésus qui serait désormais le centre de leurs cœurs, dans la pensée et l'amour duquel ils s'aimeraient et se retrouveraient dès cette terre.

La cérémonie terminée, Louis embrassa une dernière fois ses parents ; puis il partit accompagné d'un vicaire de la paroisse. " L'émotion du départ avait brisé son cœur, rapporte ce dernier, d'autant plus qu'il avait fait effort pour se contenir et épargner à ses parents une trop vive douleur. Bientôt il reprit le dessus, et ses paroles laissèrent transpirer la joie qu'il éprouvait de pouvoir enfin répondre à sa vocation. Je ne saurais vous dire combien j'ai été édifié de sa foi et de son énergie à cette heure suprême des adieux. "

La vue de Paris ne fit pas grande impression sur lui. Il avoua même plus tard " préférer la plage de Dunkerque à tous les boulevards de la capitale, à toutes les promenades du bois de Boulogne ". Il songeait moins d'ailleurs à contempler les splendeurs de la ville qu'à découvrir son cher séminaire des Missions. La voiture s'arrêta au no 128 de la rue du Bac. Une petite statue de la Vierge, placée audessus de la porte, indiquait au nouvel apôtre l'entrée du cénacle. " C'est bien ici, dit-il, nous y sommes "; et apercevant, sur le frontispice de la chapelle, la statue de saint François Xavier : " Voilà celui qui nous montre la route, ajouta-t-il. Qu'il bénisse mon arrivée et surtout mon départ ! " Et, appuyant sur la droite, il franchit la grille entr'ouverte. Il était à destination.

Après avoir salué le supérieur et les directeurs de la maison,

l'abbé Nempon descendit aussitôt à " la salle des Martyrs. " —  
" Je l'observais, raconte son compagnon, je l'écoutais avec une  
" curiosité, car il savait déjà la vie, la mission, le genre de  
" mort des missionnaires dont les noms étaient inscrits sur  
" les tableaux et les reliquaires. Et je me disais tout bas :  
" Pauvre Louis, tu n'iras pas jusque-là ! Tu jalouses le sort  
" de ces martyrs, je le sais bien, et tu te jetterais au-devant  
" des périls sans aucune hésitation, tu saurais mourir en sou-  
" riant pour attester la vérité de la religion que nous prêchons ;  
" mais, si ton ardeur est grande, ta santé est trop faible ! ”  
" Lui ne pensait pas ainsi, car se tournant vers moi et inter-  
" rompant mes réflexions : " Voilà un martyr de Corée, dit-il,  
" c'est la mission la plus dangereuse, c'est la meilleure.  
" Priez Dieu que ce soit un jour mon poste d'honneur et le  
" lieu de mon martyre. " Le soir, prenant congé de son cha-  
" ritable guide : " Dites bien à mon père, à ma mère et à mon  
" frère que je ne les oublierai jamais ; dites leur bien, répéta-  
" t-il, que jamais je ne les aurais abandonnés pour tout autre  
" que pour Dieu."

Il était heureux de se voir enfin à sa place. Dans les premiers jours, il eut pourtant ses heures de tristesse au souvenir de ses parents, et surtout à la pensée de la douleur où il les avait plongés. Il les aimait tant, ces chers parents qu'il s'était condamné à ne plus revoir ! " Qui jamais plus que moi a aimé  
" la vie de famille ? aurait-il pu dire avec Théophile Vénard.  
" Mon bonheur ici-bas je ne l'avais placé que là. Mais Dieu  
" qui m'avait donné de goûter dans la famille les plus douces  
" et les plus pures jouissances, a voulu sevrer mon cœur de  
" ces joies. Oh ! que de combats la nature m'a livrés ! que de  
" luttes j'ai eu à soutenir... et les luttes du cœur sont bien  
" grandes ! (1) — " Je ne regrette pas mon sacrifice, écrit-il au  
" lendemain de son installation, mais quelque générosité que  
" l'on mette à obéir à la voix de Dieu, la nature a toujours  
" des larmes. " — " Et vous, chers parents, poursuit-il avec  
" une touchante sollicitude, et vous, comment vous trouvez-  
" vous maintenant ? C'est ma constante préoccupation depuis  
" mon départ. Je vous en conjure, au nom du bon Dieu, au  
" nom de votre fils, fermez votre cœur à la tristesse, et bénis

(1) *Vie et Correspondance de Théophile Vénard*, p. 70.

“sez cette résolution qui est toute à la gloire de Dieu et au bonheur de votre enfant. Oui, résignez-vous. Le sacrifice est fait, les Anges du ciel l'ont contemplé et vous ont préparé une couronne, digne récompense de votre générosité.”

Comme s'il voulait verser quelque baume sur la blessure faite au cœur de ses chers parents, il leur prodigue, en même temps que les consolations de la foi, les témoignages d'une tendresse plus affectueuse, et signe dans toute la sincérité de son âme “Votre fils qui vous aime de tout son cœur et plus que jamais.” — “Si l'on pouvait voir tous les jours ses parents, remarque-t-il, quel paradis serait notre séminaire des Missions !”

Ainsi le fils aimant s'ingénie à consoler son père et sa mère ; et surtout il prie le Dieu de toute consolation d'y pourvoir par sa grâce. “Priez un peu pour mes parents, écrit-il à un ami. Vous n'ignorez pas quel coup mon départ leur a porté. Priez pour qu'ils se résignent chaque jour davantage.” Dieu répondit à sa prière en se faisant lui-même le consolateur de ceux qui avaient souffert par amour pour Lui. “Nous bénissons la Providence de tout ce qui vient de nous arriver, écrivait son père, et nous sommes heureux du consentement que nous t'avons donné. Et toi, cher enfant, sois heureux dans ta sainte vocation. Nous prions Dieu qu'il te conserve sa grâce et te donne le courage de terminer avec succès tes nouvelles études. Que de prières nous avons adressées au Ciel pour toi !”

Son père applaudissait à son dessein, il aidait lui-même, par ses encouragements et ses prières, à l'immolation de ce nouvel Isaac. Ainsi, le nouveau postulant, rassuré du côté de sa famille dont il eût partagé les angoisses, pouvait s'abandonner sans réserve à la joie de se trouver au lieu de son repos ; “Oui, me voici dans ce cher séminaire des Missions étrangères, où je vivais depuis si longtemps par la pensée. Vous me l'aviez bien prédit, tous les obstacles sont tombés comme par enchantement, et, au moment même où j'espérais le moins, je me suis trouvé libre de voler là où était mon cœur. Je ne vous dirai pas l'émotion que j'ai ressentie en passant le seuil de cette maison bénie. Je m'étais tellement habitué à y vivre que je n'ai éprouvé d'autre impression que

“ celle de l'hôte qui retrouve sa maison après un long voyage.  
“ La porte passée, j'étais habitué, j'étais chez moi ; en  
“ somme, je suis heureux, comme personne au monde. Ain-  
“ si donc le dernier mot est dit : je serai missionnaire. Quel  
“ bonheur ! Vive Dieu ! ”

Il aime à se reporter au temps de ses espérances et de ses craintes. Le contraste rend plus vif le sentiment de son bonheur. “ Te souviens-tu, écrit-il à un de ses anciens condisciples d'Hazebrouck, te souviens-tu de nos conversations d'autrefois ? Déjà tu étais un esprit fait, et moi, pauvre enfant, je parlais de missions. Bien des fois, sans doute, tu dus rire dans ta barbe quand je développais mes rêves d'avenir, j'étais si fluet, si léger ! Et pourtant, voilà que mes rêves sont devenus des réalités et que le séminariste de Saint-François et aspirant-missionnaire. Vive Dieu ! C'est le cas ou jamais de chanter le cantique de l'amour et de la reconnaissance. Oh ! chante-le avec moi, car seul je ne puis acquitter ma dette envers le bon Dieu. Je suis ici le plus heureux des hommes, et je défie qui que ce soit d'être aussi content que moi dans ma petite cellule. Je suis heureux comme l'oiseau dans son nid. Pour comble de bonheur, ma fenêtre regarde le Nord ; et, chaque fois que j'y jette les yeux, il me semble voir ma chère Flandre, et alors je m'arrête un peu et je rêve... car le Nord c'est Dunkerque, et Dunkerque c'est ma famille, mes parents, mes amis, etc, etc. ! ”

“ Je renonce à te dire, écrit-il à un autre, tout le bonheur que l'on goûte ici... Oh ! que l'on sent la vérité de cette parole de Notre-Seigneur : “ Celui qui abandonne sa maison, son frère, son père et sa mère pour moi, celui-là recevra le centuple dès cette terre et possèdera la vie éternelle. “ Je n'échangerais pas ma cellule du séminaire des Missions pour beaucoup. ”

Ceux qui le visitaient, lui trouvait cette même joie sur le visage et dans le cœur. “ Habitant moi-même Paris, nous écrit un de ses amis d'enfance, j'eus le plaisir d'aller le voir au séminaire des Missions étrangères et à la maison de campagne de Meudon. Toute mélancolie, toute tristesse avait disparu. Il se sentait véritablement dans sa voie,

“ Pendant tout son séjour aux Missions il n’a jamais cessé de se montrer gai, content, plein d’ardeur et d’entrain, s’animent, s’enthousiasmant quand il pouvait parler des missionsnaires, de leurs fatigues, de leurs dangers et de ses propres espérances, car il jouissait déjà du bonheur de souffrir et de travailler au salut des âmes.”

Cette gaieté n’empêchait pas l’abbé Nempon de se soumettre avec une scrupuleuse exactitude à la règle et aux pieuses traditions de son séminaire des Missions : “ ce en quoi je ne fais rien de remarquable, observe-t-il, car c’est ici le séjour de la gaieté plus encore que celui de l’étude et de la piété. Il y a parmi nous des originaux de premier choix, mais tous sont des séminaristes réguliers. Il est édifiant de voir avec quel scrupule on garde le silence pendant le temps des études, et avec quel entrain on sait s’amuser et badiner aux heures de récréation.” Un de ses maîtres rend de lui ce même témoignage “ qu’il savait se faire à toutes les situations, qu’il était un très bon, un très pieux séminariste.”

Il est des circonstances où la règle du séminaire abandonne les aspirants à eux-mêmes, pour conserver ou développer chez eux l’esprit d’initiative, dont ils auront à faire un usage journalier dans la vie des Missions. Ces jours étaient pour l’abbé Nempon de vrais jours de fête. “ Nous partons en promenade, raconte-t-il à un de ses amis. Ne va pas croire que nous allons nous mettre en rang à la queue-leu-leu. Fi donc ! Nous allons par petits groupes. Moi, qui aime à marcher, j’ai été placé dans la quatrième compagnie : c’est encore un express. Les autres groupes sont des trains omnibus. Nous délibérons entre nous sur la route à suivre. Il est huit heures. Toute la question est d’arriver à Meudon à onze heures et demie pour ne pas manquer la soupe, ce qui serait grave en carême.” — Tout est charmant dans notre campagne de Meudon, écrit-il un autre jour ; mais ce qui est charmant entre toutes choses, c’est la liberté absolue dont nous jouissons pendant les vacances. On se lève entre cinq et six heures, on assiste à une messe de son choix, on déjeune quand on veut, on fait sa méditation, sa lecture spirituelle à l’ombre des frênes et des bouleaux du bois de Meudon. On se promène, on se disperse,

“ pour ne se retrouver qu’au moment des repas, à dix heures  
“ et à cinq heures. On recite son petit office pendant la pro-  
“ menade et l’on fait sa visite au saint Sacrement dans quel-  
“ que église abandonnée : Vive la joie et la liberté ! ”

L’abbé Nempon n’appréciait pas moins, “ la douce charité, ”  
qui transformait son séminaire en une véritable famille. Ces  
jeunes gens, qui avaient renoncé aux joies du foyer, se prodig-  
uaient les uns aux autres sans réserve aucune par un aimable  
échange d’affection, de bons offices, en attendant qu’il leur fût  
permis de répandre au dehors le zèle qui déjà débordait de  
leurs âmes. “ Ici l’on s’aime comme s’aimaient les premiers  
“ chrétiens, écrit-il encore. Je suis confus des bontés que l’on  
“ a pour moi. Jamais je n’aurais soupçonné pareille charité.  
“ Tout se passe comme au temps de la primitive Eglise. Autre-  
“ fois les païens ne pouvaient s’empêcher de dire des premiers  
“ chrétiens ; “ Voyez comme ils s’aiment ”, et ils se conver-  
“ tissaient au spectacle d’un amour qui n’était point de la terre.  
“ Si l’on pouvait voir comment on vit dans cette sainte mai-  
“ son de la rue du Bac, plus d’un, je crois, se sentirait ému  
“ au spectacle de la charité qui déborde du cœur, comme le  
“ parfum s’échappe de la fleur ; plus d’un peut-être change-  
“ rait de vie et viendrait prendre place en notre grande et  
“ belle famille ! ”

Les pères de cette famille apostolique étaient d’anciens  
missionnaires, la plupart éprouvés par le feu de la persé-  
cution. Ce seul titre suffisait à leur gagner la sympathie du  
jeune aspirant et à lui inspirer la plus filiale affection. “ Ils  
“ sont pour nous comme des pères, écrit-il, et nous nous  
“ efforçons de leur être des fils bien nés qui cherchent à  
“ marcher sur leurs glorieuses traces. ” Il était rare qu’il  
l’y eût pas au séminaire de Paris quelque missionnaire ren-  
tré en France dans l’espoir de rétablir une santé ébranlée,  
mais trop souvent hélas ! pour y mourir. L’abbé Nempon  
s’empressait auprès de ces confesseurs de la Foi, de ces vété-  
rans des Missions, il recherchait leur entretien et les en-  
tourait d’un religieux respect. “ Mgr Dubail est à Paris au  
“ milieu de nous, écrit-il à sa mère. Il espérait que le climat  
“ de France le guérirait. Aujourd’hui que son état est déses-  
“ péré, il repart dans sa mission de la Mandchourie. Il veut

“ être fidèle jusqu'à la fin, et mourir sur la brèche. Puisse-t-il seulement y parvenir ! ”

Cette même année 1882 vit arriver à Paris un autre missionnaire, Mgr Ridel, vicaire apostolique de la Corée que l'abbé Nempon appelait “ la meilleure des missions, la mission du martyr. ” Le bon évêque, dont la santé avait été compromise par les rudes travaux de ce pénible apostolat, venait parfois se reposer sur un banc du jardin ou sur la pelouse de Meudon, et les aspirants s'empressaient autour de lui, avides d'entendre quelque récit d'Extrême-Orient. Mgr Ridel, se prêtant à cette curiosité bien légitime, leur parlait des souffrances de cette Eglise naissante ; il racontait ses propres épreuves, lorsque, bravant la défense impériale, il était rentré en Corée, puis avait été saisi, garotté, jeté dans un cachot, mis aux fers dans les prisons de Séoul et enfin exilé et reconduit jusqu'aux frontières de Chine. Aujourd'hui que sa santé ne lui permettait plus de retourner dans sa mission, il se consolait en intéressant les futurs missionnaires à ses chers Coréens. Il réussit pleinement auprès de l'abbé Nempon, qui, dans ces lettres, parle souvent de Mgr Ridel et le recommande tout particulièrement aux prières de sa mère.

La piété du jeune abbé trouvait aussi son aliment dans les saintes pratiques du séminaire. Notre-Dame des Dunes était devenue pour lui “ la Vierge de l'Oratoire ”, ou mieux encore “ Notre-Dame des Aspirants. ” — “ Je ne sais, dit-il “ dans une de ses premières lettres, si j'ai déjà parlé du petit “ oratoire de notre jardin, autour duquel nous nous réunissons “ tous les samedis. Au fond, se trouve une belle Vierge que “ nous honorons par des cantiques et quelques invocations “ chères aux missionnaires. Aux anniversaires de nos martyrs, nous chantons le “ Cantique des Martyrs ”, composé “ pour M. Vénard par M. Dallet. Je renonce à te dire avec “ quelle émotion nous reprenons tous le refrain :

De nos martyrs, mère, reine et patronne,  
Enseigne-nous à prier, à souffrir.  
Tous nous voulons gagner cette couronne,  
Pour Jésus-Christ, tous nous voulons mourir !

“ A Meudon, nous vénérons Notre-Dame des Aspirants, “ petite statuette dissimulée dans le feuillage où la piété des “ missionnaires sait bien la découvrir. ” Il faisait à ce sanctuaire des neuvaines de pèlerinages avec une fidélité que la pluie et les vents ne parvenaient pas à contrarier. Un mois à peine après son arrivée, comme il était à Meudon, constatant qu’il restait encore deux heures avant le retour à Paris, il excite quelques condisciples, et les voilà partis pour Notre-Dame des Aspirants. “ Nous marchons une heure et arrivons “ au lieu de pèlerinage. Nous faisons nos dévotions, nous “ prions, nous chantons, nous prions encore ; puis à travers “ une pluie torrentielle, (le mot torrent n’est pas de trop), “ nous revenons à la maison de campagne, traînant après nous “ toute la boue du plateau Châtillon. Nous étions trempés, “ mais au moins nous avons fait notre pèlerinage ! Vive la “ joie. ! ”

“ Vous me demandez toujours des nouvelles de mon séminaire, écrit-il un autre jour à l’un de ses amis. Je ne “ sais trop que vous répondre. Après tout, notre séminaire “ est un séminaire comme un autre, où l’on se prépare à devenir un bon prêtre par l’étude de la théologie et la pratique des vertus sacerdotales. Son aspect n’a rien de particulier, à moins que vous ne vous arrêtiez à considérer quelques cartes géographiques, quelques objets chinois, siamois, etc., appendus dans nos corridors. Nos aspirants “ ressemblent aux séminaristes de Cambrai, à part quelques “ barbes qui commencent à poindre au menton des parlants. “ Nous sommes 150 ; c’est un progrès, mais nous n’en restons pas là (1). Si vous voulez faire le 151<sup>e</sup>, libre à vous. Est-ce dans cette intention que vous me demandez si nous faisons des vœux ? Non, cher ami, nous ne faisons pas de vœux, quoiqu’il soit vrai de dire de tous les missionnaires “ ce que Mgr Retord disait de ses prêtres du Tonkin : “ La “ mission est gouvernée presque comme un monastère : nous “ ne faisons pas les trois vœux d’obéissance, de pauvreté et de “ chasteté, mais nous observons la pauvreté, l’obéissance et “ la chasteté comme si nous en avions fait vœu (2). ”

---

(1) La rentrée de l’année 1891-1892 accusait un chiffre de 264 aspirants.

(2) *Vie de Mgr Retord*, p. 245.



“ tion et sauver beaucoup d'âmes, en un mot, être un bon, “ un excellent missionnaire. Si Notre-Seigneur Jésus-Christ “ disait : “ Je me sanctifie pour leur faire du bien, “ *Pro eis* “ *sanctifico meipsum* ”, quelle n'est pas pour moi l'obligation “ d'être un saint ! D'ailleurs j'ai la conviction intime que “ c'est la sainteté qui fait le bon missionnaire. Quand on est “ saint, on aime bien le bon Dieu, et l'amour du bon Dieu, “ c'est le zèle des âmes, c'est leur salut qui procure la gloire “ de Dieu. Priez donc pour moi, afin que je devienne un saint- “ La mesure dans laquelle je serai saint, sera celle dans “ laquelle je sauverai les âmes. Terrible connexion, n'est-ce “ pas ? ”

En face d'un idéal aussi sublime l'abbé Nempon se trou-  
vait bien froid et bien imparfait. “ Priez beaucoup pour  
“ moi, poursuit-il, je suis encore si faible ! J'ai besoin d'être  
“ tenu en lisière comme un petit enfant qui sait à peine  
“ marcher. Ah ! que mes pieds s'affermissent, et que je  
“ puisse marcher ou plutôt courir dans la voie de la perfec-  
“ tion ! Je maudis parfois mon peu d'amour, je voudrais  
“ aimer davantage le bon Dieu, et je ne le puis ; je suis lâche  
“ et sans courage dans son service. Je sais bien pourtant que  
“ sans amour on ne peut rien faire, car sans amour il n'y a  
“ pas de zèle. Oh ! priez donc pour moi, priez afin que je de-  
“ vienne un brasier d'amour, et que, pour sauver une seule  
“ âme, mon amour de Dieu me fasse affronter les plus-  
“ grands dangers et même la mort. Je n'en suis pas là, hé-  
“ las ! et parfois je souffre en constatant que j'ai si peu de  
“ zèle. Il me semble que de jour en jour j'aime moins le bon-  
“ Dieu et pourtant mon unique désir est de l'aimer. Priez-  
“ pour moi afin que mon amour pour le bon Dieu s'épure-  
“ tous les jours et qu'au moment de partir pour la mission-  
“ que Dieu me destine, je sois un missionnaire plein d'ar-  
“ deur, de science et de vertu. ”

Il ne faudrait pas juger le jeune aspirant sur son propre  
témoignage et s'en tenir au portrait tracé par son humilité.  
L'abbé Nempon n'était pas en retard dans le chemin de la vertu  
et la voie de l'amour. Sa devise “ Dieu et les âmes ” ne restait  
pas pour lui une formule banale empruntée à saint François  
Xavier : elle animait sa vie tout entière, et il ne la transcrivait

sur ses copies et sur ses lettres que parce qu'il la lisait dans son cœur.

Cet amour allait chaque jour grandissant. Au cours de la semaine sainte, nous l'entendons qui laisse échapper de son cœur cette magnifique protestation. " Voilà donc 1882 ans que, " sur une humble croix, au sommet du Calvaire, mourait pour " notre salut Jésus-Christ, Dieu fait homme, et il mourait pour " nous sauver, pour me sauver !... Je n'y puis songer, sans " que mon cœur s'embrase d'amour. Un Dieu qui meurt " pour sauver les âmes ! Vraiment il faut que ces âmes soient " bien précieuses, puisque pour elles il a donné jusqu'à la der- " nière goutte de son sang. A ces pensées mon cœur se serre. " Que je voudrais avoir l'énergie de saint François Xavier " pour aller sauver ces âmes pour lesquelles Jésus-Christ est " mort. Au moins je me félicite d'être missionnaire et de " pouvoir participer au rachat de ces âmes si chères. Oh " oui ! vive Dieu ! Je sauverai les âmes, j'en arracherai à " l'Enfer tant qu'il me restera un scuffle de vie, et tout mon " désir est de mourir dans un dernier acte de charité auprès " de ces pauvres âmes pour montrer à Notre-Seigneur que " j'ai compris son amour. — Pardonnez-moi, chers parents, " reprend-il aussitôt, pardonnez-moi de vous dire tout cela. " C'est mon cœur qui parle, et le cœur chez moi est assez " faible. Il faut lui pardonner beaucoup. " Délicate modestie que celle qui s'excuse et s'humilie des ardeurs héroïques du divin amour !

Poussant jusqu'à ses dernières conclusions la logique de cet amour, l'abbé Nempon ambitionnait d'être un jour le témoin, le martyr de Jésus-Christ. " Nous sommes les frères " des martyrs, s'écrie-t-il, nous habitons les chambres dans " lesquelles ont travaillé, souffert et prié les Gagelin, les Borie, " les Néron, les Bonnard et tant d'autres ! Quel honneur et " quelle gloire ! "

Habiter ces chambres sanctifiées par le passage des saints est en effet la grande et légitime ambition des aspirants missionnaires. La chambre de Théophile Vénard est surtout l'objet d'une émulation ardente, et l'on brigue longtemps d'avance la faveur de l'occuper. L'abbé Nempon n'eut pas ce

bonheur, mais il s'en consola par de plus fréquentes visites à la salle des Martyrs.

Cette salle est ainsi appelée, par ce qu'on y conserve avec un pieux respect les souvenirs concernant la vie ou la mort de ceux que la piété des fidèles appelle déjà " Martyrs ". Les quatre murs sont couverts de portraits et de tableaux dont l'art assez primitif laisse plus vivement ressortir la simple vérité des scènes qu'ils représentent. On y voit l'arrestation, l'interrogatoire, l'exécution de ces vaillants confesseurs : la cruauté chinoise s'y révèle avec tout son luxe de raffinement. Les Chinois, on le sait, donnent au supplice de leurs victimes la pompe et le retentissement d'une revue ou d'une fête, tant pour intimider les autres chrétiens que pour offrir aux indigènes un spectacle digne des amphithéâtres de l'ancienne Rome.

Derrière les vitrines sont exposés des objets devenus sacrés pour avoir appartenu à ces héros de la foi ou servi à leur martyre. Ce sont des vêtements, des statues, des chapelets, des missels, des bréviaires, des ornements, des burettes, des calices, des croix pastorales ou des crosses, parmi lesquelles celle de Mgr Retord ; ce sont des autographes, tels que la lettre écrite par Mgr Bonnard du fond de son cachot, la veille de sa mort ; ce sont les cheveux, les ossements de ceux qui ne sont pas encore déclarés vénérables. Les corps de ces derniers sont inhumés dans la crypte jusqu'au jour où l'Église, achevant le procès de béatification, permettra de leur rendre un culte solennel.

Les instruments de supplice, qui ont contribué aux souffrances et à la gloire des martyrs, ont trouvé place parmi ces précieuses reliques. À côté des cercles de fer, des anneaux, des chaînes, on voit une petite plaque sur laquelle est inscrit : " Religion perverse. " Elle fut portée trente-cinq ans par un confesseur de la Foi. Vient ensuite la longue série des tenailles, des rotins, des cangues (1), des cumms (2), des baillons, des couperets, des glaives encore teints du sang des martyrs, et des cordes dont plusieurs servirent à étrangler les

---

(1) La cangue est une sorte d'échelle qu'on passe au cou des confesseurs, qui pesant lourdement sur leurs épaules, entrave tous les mouvements.

(2) Le cum serre les pieds qu'il tient immobiles entre deux pièces de bois.

quatorze martyrs de la Cochinchine. On remarque aussi de petites planchettes, illustrées de lettres chinoises qui rendent public le motif de la condamnation. Au moment de l'exécution le bourreau les plantait devant le martyr qui avait ainsi la consolation de mourir ostensiblement pour Jésus Christ.

Tous ces objets rappellent des scènes d'une émotion poignante et révèlent des vertus héroïques. Les plus indifférents ne sauraient les considérer à froid : l'âme s'échauffe au contact de ces reliques encore animées, semble-t-il, du feu de charité qui les consuma au jour de l'immolation suprême. Quant aux futurs apôtres, dont le cœur est épris de la grande cause pour laquelle ont combattu leurs aînés, on ne saurait dire à quel point les méditations de la salle des Martyrs embrasent leur cœur.

L'abbé Nempon venait souvent entretenir son ardeur auprès des " martyrs ses frères " " Une fois entre autres, " avoue-t-il, je suis resté dans la salle jusqu'à trois heures. " Oh ! qu'il fait bon d'être ici ! Mon émotion est toujours " également vive, également douce, lorsque je contemple " ces chaînes, ces cangues qui ont servi au triomphe de nos " frères, et, devant ces instruments de supplice, j'ose parfois " demander d'être, moi aussi, martyr. Mais, hélas ! il n'y a " plus de martyrs, et, y en eût-il, que je suis indigne d'en " être." — Un jour qu'il avait conduit deux de ses amis dans ce sanctuaire de l'héroïsme, et qu'il leur faisait la description de ces instruments : " Et cela ne te fait pas frémir ? " interrompit l'un d'eux. — Et lui, les yeux brillant d'un saint enthousiasme : " Oh non ! répondit-il, oh non ! c'est mon " plus vif désir, c'est presque mon but ! "

" Être martyr ! reprend-il. Ah ! le monde ne comprend pas " cette folie : mourir pour Dieu, pour les âmes ! Si le monde " avait un peu de cœur, lui qui prétend que nous n'en avons " pas, il comprendrait la beauté du martyr, il verrait comme " il est beau de se sacrifier tout entier à Dieu et aux âmes. " Nous au moins, nous le comprenons, et c'est avec un bon- " heur toujours nouveau que nous allons prier devant le corps " des quatorze héros qui reposent dans notre chapelle. " Craignant que ces espérances n'effrayent sa tendre mère, il se hâte d'ajouter : " La visite de cette salle des Martyrs m'a

“ému sans doute, mais c'était l'émotion de quelqu'un, qu'il désire et qui malheureusement est sûr de ne pas voir ses vœux exaucés.” Il appuie cette certitude sur la conscience de son indignité : “Qu'est-ce que le martyre sinon la plus grande grâce que Dieu puisse faire à ses serviteurs, sinon une récompense accordée à ceux-là seuls qui l'ont méritée par une vie héroïque et sainte ? Dès lors je n'en suis pas.”

Au mois d'août de cette première année 1882, Mme Nempou était venue à Paris. Elle voulut visiter la salle des Martyrs dont Louis lui avait si souvent parlé. Au premier regard, elle se sentit faiblir, et, prenant son fils par le bras : “Mettons-nous à genoux, dit-elle ; sans une grâce spéciale de Dieu, jamais je ne saurais rester ici, et pourtant je veux vénérer ces précieuses reliques.” L'enfant et la mère se mirent à genoux, renouvelant dans le silence du sanctuaire et en présence des martyrs, le sacrifice de leurs plus chères affections. Fortifiés par cette prière, ils considérèrent les tableaux et les instruments de torture. L'abbé Nempon les expliquait à sa mère, lorsque celle-ci, toute à la pensée et à la crainte des périls qu'allait courir son enfant : “Te souviens-tu, Louis, dit elle, qu'un jour tu te jetais dans mes bras en disant : “Oh ! mère, que je voudrais mourir martyr ? ” Tiendrais-tu encore ce langage aujourd'hui ? Voudrais-tu encore mourir martyr ? ” — “ Oh ! oui, mère, répondit l'ardent apôtre, oh oui, plus que jamais, pour l'amour de Dieu et le salut des âmes. ”

Quand la passion de Dieu, ou plutôt, quand Dieu lui-même entre dans une âme, il la transforme en développant merveilleusement ses puissances, et surtout la plus noble d'entre elles, la faculté d'aimer. Louis Nempon ressentit cette bienfaisante influence. Tous ceux qu'il avait aimés à Dunkerque, à Hazebrouck, à Cambrai, doutèrent d'autant moins de sa fidélité qu'ils virent son amour s'affirmer plus fort et plus généreux dans ses lettres débordantes de tendresse et de charité divines. Les parents qu'il avait sacrifiés, il les aimait de toute l'ardeur de son âme, plus capable de dévouement parce qu'elle était plus capable de sacrifice. C'était sa réponse aux accusations du monde qui s'imagine que la famille perd nécessairement en affection ce que Dieu gagne

en amour. “ Je sais bien qu’en me voyant partir, quelques-uns ont osé prononcer le mot d’ingratitude ; mais si j’étais un ingrat, aurais-je le cœur si sensible aux intérêts des âmes et à l’appel de mon Dieu ? Si je n’avais pas aimé mes parents que je voyais, aurais-je pu aimer Dieu que je ne vois pas ? Oh non, je ne suis pas un ingrat, et ce qui m’a fait le plus de peine en quittant mes parents, c’était de savoir la douleur que mon départ leur occasionnait. ” Au jour de la tonsure, il avait dit à ses parents : “ Je vous prie de croire que, si j’ai promis à Dieu de ne plus vivre que pour Lui, mon affection pour vous n’a fait qu’augmenter ; je sens s’accroître mon amour pour vous à mesure que j’aime Dieu davantage. ” — “ J’aime mon séminaire, comme je vous aime tous, et ce n’est pas peu dire ! ” écrivait-il dès son arrivée à Paris.

Pour comprendre cette piété filiale, il faudrait dépouiller toute sa correspondance. Du séminaire d’Hazebrouck, de Cambrai ou de Paris, il écrivait chaque semaine une longue lettre où son cœur s’épanchait dans une douce et familière causerie ; pendant son voyage, il tiendra sa mère au courant des moindres péripéties de la traversée ; en mission, il sera fidèle à remettre sa lettre à chaque courrier, et, quand le surcroît de besogne le forcera de différer sa correspondance, il croira devoir se répandre en excuses et en protestations d’une affection plus vive. “ Je sais combien mes lettres vous font plaisir, et c’est pour cela qu’aujourd’hui je vous écris longuement. ”

Ces lettres, écrites sans brouillon, sans apprêt, sont vraiment l’image de son âme : tous ses sentiments s’y reflètent avec une ingénuité charmante. “ Quand j’écris à mes parents, à mes amis, j’ai pour principe de laisser parler mon cœur, et alors ma plume court, vole, sans aucun souci des mots et des phrases. ” Et il déverse son cœur dans le cœur des siens, laissant échapper, comme à son insu, les sublimes pensées, les nobles sentiments, les désirs généreux qui débordent de sa grande âme. Pendant dix ans il soutient la même note élevée, le même ton ému ; la variété des expressions ardentes et passionnées ne le cède qu’à la constance d’un amour toujours tendre et fort. “ On ne juge ce

“ que l'on perd en partant de sa famille que lorsqu'on est loin d'elle, écrit il de Paris. Toutefois je ne regrette rien : ce que je fais, je le fais pour l'amour du bon Dieu. ” — “ Rien ne me manque, ” ajoute-t-il, puis se reprenant : “ Si pourtant, il me manque quelque chose : c'est de sentir auprès de moi ma bonne mère, mon cher père, et mon bien-aimé petit Émile. Ah ! que je voudrais êtreindre tous trois, père, mère, Émile, dans un même embrassement !..... Que n'ai-je les bras assez longs pour vous embrasser ? ” — C'est dans la conclusion, si souvent banale, qu'il concentre toute son affection comme dans un dernier cri d'amour : “ Votre fils très affectueux. ” — “ Votre fils qui vous aime plus que la vie. ” — “ Votre enfant toujours de plus en plus aimant. ” — “ Celui dont l'amour pour vous croît en raison directe des distances. ” — “ Celui dont les glaces de la Mandchourie ne sauraient refroidir l'amour. ” — En relisant ses lettres, il lui arrive de souligner les mots plus affectueux ou d'ajouter à ses finales quelque épithète plus aimante encore.

Quand il reçoit une lettre de la famille, il la baise avec respect et amour, il ne se fatigue pas de la lire et de la relire. “ C'est toujours avec un charme nouveau que je relis vos lettres dit-il, car elles respirent pour moi comme un parfum d'affection et de tendresse. ” Lui-même ne trouve pas de paroles pour exprimer l'affection de son cœur. Un jour qu'il était à l'infirmerie : “ Ici rien de bien gai, remarque-t-il. Heureusement un malade peut se payer quelque fantaisie, et j'use largement de cette permission. Je change les décors, comme au théâtre. Je me figure être à Dunkerque, dans la petite chambre bien chaude qui est au-dessus de la cuisine. Ma mère m'apporte des tisanes, vient me tenir compagnie, me prêche la patience et la résignation. Je vois, j'entends tout cela. — “ Enfant ! ” dira père ! — Eh bien, oui, je suis un enfant. Il est si doux de faire l'enfant avec son père et sa mère ! N'est-on pas un enfant à vingt ans ? N'est-on pas un enfant tant qu'on a sa mère ? ”

L'abbé Nempon qui badine si aimablement pour distraire— ses parents par l'expression d'un amour toujours jeune, sait aussi prendre un ton plus sérieux quand les circonstances le demandent, s'intéressant aux affaires de ses parents et

s'inquiétant de leurs préoccupations. " Je suis votre enfant " dit-il, et rien de ce qui vous arrive ne saurait me rester " étranger. " Quand l'épreuve vient à peser sur les siens, quand la douleur ou le deuil apparaissent au foyer, il est présent d'esprit et de cœur, si la règle ne lui permet pas de rentrer à Dunkerque. Dominant ses propres émotions il ne songe qu'à la douleur des siens et leur prodigue toutes les consolations que lui suggèrent son amour et sa piété. Ainsi se vérifiait pour cette famille chrétienne l'oracle de nos saints Livres : " Instruisez votre enfant et il sera la consolation de votre âme (1). "

Louis a surtout soin d'éviter à ses parents la moindre occasion de tristesse ou même de crainte. Sa santé l'inquiétait lui-même ; car elle était le seul obstacle sérieux qu'on pût opposer à sa vocation de missionnaire. Néanmoins, pour rassurer sa mère, il plaisante volontiers sur son apparence frêle et délicate. " Surtout pas d'inquiétudes, dit-il. Pour " les parents, je le sais bien, dès qu'il s'agit de la maladie " d'un enfant, d'un enfant absent surtout, le moindre bobo " prend des proportions pyramidales.

De loin c'est quelque chose  
Et de près ce n'est rien. "

Il menace de ne plus donner de nouvelles de sa santé, si on ne le croit pas sur parole.

Un jour que deux de ses amis quittaient Paris pour se rendre à Dunkerque. " Heureux mortels ! s'écrie-t-il, songeant à son cher pays. " Mais non ! " reprend-il aussitôt, " plus heureux encore celui qui reste à Paris pour le bon Dieu dans " sa chère solitude des Missions étrangères. " — " Il faut être " loin de vous, remarque-t-il une autre fois, pour sentir ce " que l'on perd en vous quittant. Je le sens bien, moi, et " pourtant je ne veux pas revenir : Dieu ne le veut pas. Il " faut que j'aime bien le bon Dieu tout de même pour faire " un tel sacrifice ! "

Ainsi grandissaient ces deux amours de l'autel et du foyer dans cette âme aussi tendre que généreuse. " Quelle belle fête

---

(1) *Proverbes*, xxix, 17.

“ pour moi que la Saint François Xavier, écrit-il à son père  
“ Désormais j'ai deux pères à fêter : l'un, saint François  
“ Xavier, est mon père selon la grâce, puisqu'il est celui de  
“ tous les missionnaires ; l'autre est mon père selon la na  
“ ture, et c'est vous. A saint François Xavier j'offre mon zèle  
“ tous les jours plus ardent pour le salut des âmes ; à vous,  
“ cher père, j'offre mon cœur tel que l'a fait le bon Dieu,  
“ c'est-à-dire pénétré du plus filial amour. ”

Une année s'était écoulée, et la ferveur du jeune aspirant ne s'était pas ralentie. “ Pourquoi suis-je venu ici ? ” écrit-il à un ami. “ J'y ai songé bien souvent, et, de toutes ces  
“ réflexions, il n'a surgi qu'un désir plus ardent de sauver  
“ les âmes et une résolution plus énergique de me sanctifier  
“ moi-même, pour mieux faire l'œuvre de Dieu. ” Et s'ex-  
citant à ce généreux labeur : “ Bon courage, ô mon âme.  
“ afin d'amasser à pleines mains des mérites pour la patrie  
“ céleste et de voler toujours plus généreusement dans la  
“ sainte voie de la perfection. ”

(A suivre.)

# NOUVELLE. (1)

---

## FRÈRE ET SŒUR.

(Suite & fin)

---

Au bout d'un instant, ils entendirent un cri épouvantable, puis un nuage noir parut à l'horizon et un monstre horrible se dirigea vers eux avec un bruit de tonnerre. Les pauvres enfants terrifiés se levèrent de devant, et une masse énorme, qui paraissait pleine de feu, passa à quelques pas d'eux, suivie d'une longue file de voitures, les unes avec des hommes et des femmes, les autres recouvertes d'une grande toile très épaisse et très sale. Mivâtchi se mit à pleurer. Rama avait aussi bien peur, mais il fit bonne contenance à cause de sa sœur. Seulement par prudence, il quitta cette route mal fréquentée et se dirigea vers le point où le soleil allait se coucher.

Quand la nuit arriva, les deux enfants s'arrêtèrent pour manger le riz qui leur restait. Pendant qu'ils faisaient leur pauvre repas, un homme qui portait une charrue sur l'épaule passa près d'eux. Rama lui demanda où était le village. — " Là-bas, " dit l'homme, continuant son chemin. Rama prit la main de sa sœur et tous deux le suivirent. Arrivés au village, ils demandèrent la permission de passer la nuit dans une hutte abandonnée. On le leur permit. Le lendemain matin, ils se remirent en route ; ce jour-là ils ne mangèrent que des fruits de cactus, très doux, mais peu nourrissants. Ils marchèrent ainsi pendant dix jours, vivant comme les petits oiseaux, couchant sous les arbres ou dans les ha-

---

(1) Voir *Annales de la Prop. de la Foi*, No 52, p. 696, Février 1894.

meaux qu'ils rencontraient. Le dixième jour, vers le soir, ils arrivèrent dans une grande ville. Ne sachant à qui s'adresser, ils se couchèrent sous un arbre où il y avait un grand nombre de charrettes. Vers minuit, la lune se leva, il y eut un grand bruit, puis les charrettes partirent l'une après l'autre, et ils finirent par rester seuls.

Dès que le jour parut, les deux enfants se mirent à parcourir les rues de la ville en se tenant par la main. Longtemps ils marchèrent ainsi au milieu des boutiques, regardant les grands sacs de riz, les beaux régimes de bananes, les dattes entassées dans d'énormes caisses, toute sorte de bonnes choses dont il faudrait si peu pour les délivrer de la faim qui les tourmentait. Ils suivaient ceux qui venaient d'acheter, espérant qu'ils auraient pitié d'eux et leur donnerait de quoi manger. Puis ils s'asseyaient tristement et ils pleuraient sans oser parler. Rama prenait la main de sa petite sœur et la caressait doucement entre les siennes.

La journée se passa ainsi sans que personne eût remarqué les pauvres petits. Vers le soir, Rama ne pouvant plus supporter la faim qui brûlait ses entrailles et désolé surtout de voir souffrir sa bonne petite Minatchi, se décida à la quitter un instant pour tâcher de trouver quelque chose à manger. Il la fit asseoir dans un coin, sur une grande pierre, et après lui avoir bien recommandé de ne pas s'éloigner, il partit dans la direction du bazar. Pendant qu'il regardait une charrette pleine de sacs de riz, un homme coiffé d'un immense turban, les épaules couvertes d'une belle toile blanche comme la neige, lui demanda tout à coup : " Où vas-tu, petit !

— J'ai faim, monsieur.

— Où est ton père ?

— Il est mort.

— Ta mère ?

— Morte.

— D'où es-tu ?

— D'un village très loin d'ici.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas.

— Viens avec moi, je te donnerai du riz.

— Ma sœur m'attend là-bas.

— Tu la verras ensuite, viens manger. ”

Rama suivit cet homme, tout heureux de cette bonne rencontre et se promettant de ne manger que très peu et de garder le reste pour sa sœur.

On arriva dans une grande cour, pleine de charrettes. Il y avait aussi des hommes et des femmes avec des paquets comme s'ils allaient se mettre en route. Tout le monde fit salam au gros homme que Rama avait rencontré. Le pauvre enfant avait peur au milieu de tout ce bruit. Son ami lui donna un paquet de bananes et, après avoir parlé à l'oreille d'un individu armé d'un long rotin, il s'éloigna du groupe et entra dans la maison au fond de la cour. L'homme au rotin prit l'enfant dans ses bras et le mit dans la charrette près de laquelle il se trouvait. Au même instant la charrette s'ébranla et sortit de la cour, suivie de toutes les autres. Rama voulait descendre, mais l'homme le retint et s'assit à l'arrière en criant : “ *Ottou ! ottou !* ” (en avant !)

“ Ma sœur, ma sœur ! criait l'enfant.

— Tais-toi, dit l'homme au rotin.

— Je veux aller où est ma sœur.

— Nous y allons, tais-toi.

— Minâtchi !! . . .

— Si tu cries, je te tue.

— Oh ! monsieur, laissez-moi porter ces bananes à Minâtchi, elle a faim. ”

Les charretiers criaient, les hommes et les femmes entassés dans les charrettes s'appelaient en riant, le bruit de la rue se mêlait au roulement des voitures ; les appels de Rama se perdaient au milieu du vacarme. L'homme se coucha près de lui ; bientôt les maisons disparurent, on tourna vers l'est et le pauvre petit finit par s'endormir en pensant à sa sœur qui pleurait là-bas sans avoir rien à manger.

.....  
Hélas ! l'homme qui avait si cruellement enlevé Rama était un racoleur de *coolies*. Il le fit inscrire comme étant le fils de l'homme au rotin, lequel reçut un pourboire supplémentaire pour cette horrible supercherie. A Madras un navire frété *ad hoc* attendait les pauvres gens qui s'étaient laissés

sés séduire par les belles promesses du racoleur ; dès qu'ils arrivèrent dans cette ville, on les embarqua comme un troupeau d'esclaves et le bateau partit pour l'île Maurice, emportant le pauvre Rama qui ne cessait de pleurer en appelant sa sœur.

\* \*  
\*

Là-bas, sur la grande pierre froide, Minâtchi aussi appelait son frère. Longtemps elle se désola, sans que personne daignât s'arrêter pour lui demander le sujet de sa peine. La nuit vint, la faim était terrible, la soif plus affreuse encore. Minâtchi n'osait pas quitter l'endroit où son frère lui avait dit de l'attendre. Tant qu'elle put distinguer les objets qui l'entouraient, elle resta éveillée, regardant de tous côtés, de temps en temps criant :

“ *Annâ ! annâ !* ” puis la nuit descendit sur elle, l'ombre noire l'enveloppa, elle tomba sur le sol et s'endormit.

“ Hé ? petite, que fais-tu là ? ”

Un pion de police avait vu l'enfant en faisant sa ronde de nuit, et la touchant de son bâton, il essayait de la réveiller. Minâtchi ouvrit les yeux et cria : “ *Annâ !* ” elle croyait que c'était son frère. A la vue de cet homme qui la regardait de si près, elle se serra contre la pierre sans répondre.

“ Qui es-tu ? ”

— Je suis Minâtchi.

— Que fais-tu là toute seule ?

— J'attends mon frère.

— Où est ton frère ?

— Je ne sais pas, il est parti hier, et il m'a dit de rester ici. J'ai faim.

— Comment s'appelle ton frère ?

— Rama.

— Est-il grand ? Quel âge a-t-il ?

— Il est très grand ; il a sept ans.

— Viens avec moi, nous le chercherons.

— Non, non, il m'a dit de l'attendre ici.

— Je te dis que nous allons le chercher. Viens manger du riz.

— Vous en avez ?

— Oui, un grand plat. Quand tu auras mangé, nous iours chercher Rama et il mangera aussi. ”

La petite fille se leva et donna la main à l'homme qui avait un grand plat de riz et qui allait lui donner à manger ainsi qu'à son frère.

Le pion de police était chrétien et catholique. Au lieu de mener la pauvre fillette au poste, il la conduisit chez lui, dit à sa femme de lui donner les restes du souper, puis il continua sa ronde en promettant de chercher Rama. Rassurée par cette promesse et par la bonté que la famille lui témoignait, Minatchi se coucha et rêva que son frère était revenu et qu'il lui apportait un grand panier de bananes mûres, des bijoux d'or pour les oreilles, le nez, les bras et les pieds et une longue toile rouge, verte, bleue et jaune, encore plus belle que celles du bazar près de leur village.

Le matin, quand elle ouvrit les yeux, elle fut bien étonnée de se trouver dans une maison, sur une natte, au milieu de gens qu'elle avait vus pendant son sommeil. Puis, petit à petit, le souvenir de ce qui était arrivé lui revint et elle demanda si son frère était là. On lui dit qu'on ne l'avait pas encore trouvé, mais que la police le cherchait partout. Deux jours s'écoulèrent ainsi. Antony, le pion de police, parcourut toute la ville sans rencontrer Rama ; puis ne sachant que faire de la petite fille, il dit à sa femme de la mener à l'Orphelinat, où elle fut reçue sans difficulté.

Pendant plusieurs jours, Minatchi ne fit que pleurer ; elle voulait sortir pour aller attendre son frère à l'endroit où il l'avait laissée. On lui fit comprendre que si Rama était encore dans la ville, la police finirait par le découvrir. Peu à peu elle perdit l'espoir de le revoir et elle ne parla plus de lui que de temps en temps, quand elle était trop triste. On lui apprit les prières puis elle fut baptisée et devint une bonne petite chrétienne, sage, douce, obéissante et très attachée aux religieuses chargées de l'Orphelinat.

\* \* \*

Minatchi avait reçu au baptême le nom de Viagoula-Marie (Marie des douleurs). Malgré l'air de tristesse répandu sur son visage, tout le monde l'aimait et sa piété réjouissait les religieuses et le missionnaire aumônier de l'Orphelinat. A onze ans, Viagoulam fit sa première communion. A cette époque, tout le monde autour d'elle avait oublié ou n'avait jamais su l'histoire de son enfance. Elle arriva ainsi à l'âge de dix-sept ans et l'on pensa à la marier à la première occasion

\* \* \*

Un jour, un jeune homme habillé très proprement et d'une tournure avenante se présenta chez le missionnaire et lui demanda à épouser une orpheline. Le missionnaire n'était chargé du Couvent que depuis quelques mois. Il lut une lettre que le jeune homme lui remit, ainsi que son extrait de baptême qui était en règle ; puis il lui demanda s'il avait des parents.

“ Non, Père, je suis seul au monde, c'est pour cela que je désire épouser une orpheline. Choisissez vous-même celle que vous croirez me convenir. Je désire avant tout qu'elle soit sage et pieuse, car j'ai un peu d'argent et je suis à même de gagner ma vie sans que ma femme ait à s'occuper d'autre chose que des travaux du ménage. ”

Le missionnaire lui dit de revenir, puis il alla à l'Orphelinat et dit à la supérieure que l'on demandait une jeune fille pour un jeune homme pieux et qui paraissait fort intelligent. Il fut décidé que ce serait Viagoulam.

Quand le jeune homme, dont le nom était Joseph, vint chercher la réponse, le Père lui dit que tout était arrangé et qu'il n'avait qu'à choisir un jour pour le *sandippou*.

Il est d'usage, dans l'Inde, que les jeunes gens qui doivent se marier se présentent devant le prêtre avec leurs parents et leurs amis, pour offrir un petit présent : bananes, café, sucre et feuilles de bétel. C'est ce présent que l'on appelle *sandippou*. Le prêtre prend les noms des futurs, ainsi que ceux de leurs pères et mères, il examine s'il y a des empêchements canoniques, si les jeunes gens savent leurs prières et le catéchisme, et ce n'est qu'après cette présentation que

l'on publie les bans du mariage. Il arrive fort souvent que les futurs se voient alors pour la première fois. Les parents arrangent l'affaire entre eux et les enfants se soumettent à leur décision. C'est simple et primitif.

Le samedi, dans la soirée, Joseph arriva chez le prêtre, accompagné de quelques personnes dont il avait fait la connaissance et qui devaient remplacer sa famille. On avertit les religieuses, et bientôt Viagoula-Marie, revêtue d'une belle toile violette, les bras et les chevilles ornés de gros anneaux d'argent que des voisines avaient prêtés pour la circonstance, et accompagnée de quelques femmes amies du Couvent, arriva les yeux baissés et se mit à genoux devant le prêtre qui la bénit et lui dit de se relever. Comme elle se retournait pour se mettre à la gauche de Joseph, celui-ci poussa un cri : " Minâtchi ! " Viagoula-Marie le regarda. " Rama ! ô Rama ! ô annâ ! nê tână " (est-ce toi ?). Joseph prit la main de la jeune fille et tous les deux éclatèrent en sanglots ; ils pleuraient, ils riaient, ce n'étaient plus des jeunes gens, c'étaient des enfants qui se regardaient, qui se buvaient des yeux, qui balbutiaient sans trouver d'autres paroles que " Minâtchi ! Rama ! annâ ! tangatchi ! " (sœur cadette).

Tout le monde était stupéfait. Le prêtre demanda une explication et Rama-Joseph raconta son histoire depuis son enlèvement par le racoleur de *coolies*.

\* \* \*

" Quand je quittai ma sœur, dans l'espoir de trouver quelque nourriture pour elle et pour moi, je fus enlevé et emmené à Madras. On m'embarqua en me faisant passer pour fils d'un nommé Virasâmy, engagé comme *coolie*. Quand nous arrivâmes à Maurice, je fus placé dans une plantation. J'avais alors un peu plus de sept ans. Au bout de trois ans, mon maître mourut et je fus reçu à l'Orphelinat catholique. Je fus baptisé et je fis ma première communion. Un planteur très riche me prit chez lui et me traita comme son enfant. Jusqu'à sa mort je restai auprès de lui ; il était veuf et son

filz était en France. Quand cet excellent homme mourut, il me laissa dix mille francs. J'avais dix-sept ans. Désirant revoir l'Inde, je m'embarquai comme passager sur un navire à voiles. Arrivé à Madras, j'ai voulu revenir dans cette ville où j'avais perdu ma sœur. Je n'avais aucun espoir de la retrouver, car je la croyais morte depuis longtemps. Dieu me l'a rendue miraculeusement, et puisque nous avons le bonheur d'être tous deux chrétiens et catholiques, elle est ma sœur et je suis son frère plus que jamais. "

Quelques jours après cet événement remarquable, deux couples se présentait devant le missionnaire. Joseph allait épouser une jeune orpheline, amie intime de sa sœur, et celle-ci était demandée en mariage par un jeune homme de grande piété, appartenant à une des meilleures familles de la paroisse. Les deux mariages furent célébrés le même jour. L'histoire de Rama et de Minatchi est connue de tous : chrétiens et païens aiment à la raconter, le soir à la veillée. Joseph et sa sœur Viagoula-Marie sont des chrétiens pleins de foi et de ferveur. Les deux familles ne se sont jamais séparées, et le petit Paul, filz de Viagoulam, aime et protège sa cousine Mariammal comme autrefois son oncle Rama aimait et protégeait la petite Minatchi.

# UN APOTRE

DE LA

## REUNION DES EGLISES SCHISMATIQUES D'ORIENT

---

LE R. P. VANNUTELLI

---

Les lecteurs catholiques n'ont certainement pas oublié le récent Congrès catholique qui a eu lieu l'année dernière, du 15 au 20 mai, à Jérusalem. Comme enfants de l'Eglise qui doivent prendre part à tout ce qui intéresse leur mère, s'affliger de ses adversités comme se réjouir de ses prospérités, ils auront suivi de près tous les actes de cette grande réunion catholique où se trouvaient des évêques de l'Orient et de l'Occident, et ils l'auront saluée comme le présage d'une autre réunion plus grande encore, qui comprendraient, cette fois, non pas seulement les évêques catholiques de ces deux grandes moitiés de l'Eglise, mais aussi tous les chefs de ces Chrétientés Orientales séparées d'elle depuis des siècles.

Cette réunion, plusieurs fois déjà elle a été tentée, presque réalisée même, notamment au concile de Florence (1439). Mais toujours, jusqu'ici, à chaque fois, de nouveaux obstacles sont venus la briser ou l'interrompre, dont le dernier et le plus grand a été la conquête de ces chrétientés orientales par les sectateurs de Mahomet qui, pendant longtemps, ont empêché, interdit toutes relations avec l'Occident. Mais la facilité des communications actuelles, les échanges du commerce, et surtout la décadence de l'Empire Musulman, semblent faire briller sur ces malheureuses chrétientés une meilleure lumière, et peut-être notre siècle, attristé par tant

de malheur au point de vue religieux, selon le mot de Mgr Dupanloup, rappelé par Mgr Lagrange, est-il destiné à contempler ce grand spectacle de leur retour définitif à l'Unité ! Quel bonheur s'il nous était donné d'en être témoins, et si, dans ce grand combat que les sectes religieuses livrent aujourd'hui au christianisme par tout le monde entier, l'Occident voyait, pour le soutenir, doubler et fortifier ses rangs par ceux de cet Orient qui, comme le disait son Eminence le Cardinal Langénieux (1), " s'est acquis une gloire incomparable à l'origine du Christianisme, en fournissant à l'Eglise naissante tous les éléments essentiels pour affirmer sa constitution et assurer son développement, ses premiers pasteurs, sa langue liturgique, ses premières institutions et ses premiers fidèles ; en rassemblant contre l'homme ennemi sorti pour semer la zizanie dans le champ du Seigneur, ses conciles à Jérusalem d'abord, puis à Nicée, à Ephèse, à Constantinople, à Chalcedoine, où l'hérésie fut condamnée sous l'anathème de ses grands docteurs, enfin, en offrant ses martyrs quand il fallut rendre à la vérité le témoignage du sang."

Oui, quelle ne serait pas alors la force de l'Eglise catholique ainsi agrandie, doublée pour ainsi dire ! Et avec quelle assurance ne pourrait-elle pas affronter alors le monstre de l'athéisme ou du rationalisme ! Peut-être encore lui serait-il donné de le faire reculer, lui aussi, comme elle a fait reculer autrefois toutes les autres hérésies ! .....

Mais pour y arriver ou tout au moins la tenter plus efficacement, il faudrait l'union, l'union de toutes les églises chrétiennes. Aussi, est-ce le but que le grand Pape que l'Eglise catholique a aujourd'hui le bonheur de voir à sa tête, rêve, caresse, poursuit, on peut le dire, par tous les actes de cette grande politique dont il parlait, au début de son règne, à son premier ministre, et qui cherche à ramener, non pas seulement nos sociétés occidentales égarées par les préjugés politiques, mais également les chrétientés d'Orient séparées par d'autres préjugés plus anciens et plus profonds encore. Le Congrès Eucharistique de Jérusalem, présidé

---

(1) Discours d'ouverture au Congrès de Jérusalem.

par un légat du Pape même, tenu dans cette ville, centre de toutes les églises d'Orient, sur un point de doctrine bien capable de leur faire voir à toutes l'union qui existe déjà entre elles sur le grand mystère, centre de toutes leurs croyances et de toutes leurs traditions liturgiques, était certainement un des moyens les plus propres à éveiller leur attention et à exciter leur désir d'une union plus complète. Il en aura été, au moins, le plus solennel. Mais il n'est pas le seul employé.

Il y en a eu et il y en a encore bien d'autres qu'il serait trop long de rappeler et d'énumérer ici. Qu'on se rappelle seulement, entre autres, la lettre encyclique adressée aux Slaves, il y a quelques années, leur rémémorant à qui ils devaient leur foi, comment et par qui leurs deux apôtres, Saint-Cyrille et Saint-Méthode, avaient été envoyés, soutenus et défendus, et enfin, pour leur montrer combien la mémoire de ces pères de leur foi était chère, non seulement à eux-mêmes, mais à l'Eglise romaine, étendant leur culte à tous les fidèles de cette grande Eglise universelle.

Mais, à côté de ces faits plus saillants ou plus retentissants, il y en a eu d'autres qui, pour n'être pas aussi visibles, n'en ont pas été pour cela moins réels et moins efficaces. Ceux-ci frappent au dehors, aux murs, si on peut ainsi parler, de la place qu'il s'agit d'attaquer et de prendre ; ceux-là s'adressent en silence au cœur même de la cité, à ses habitants eux-mêmes près desquels on entre comme visiteurs ou parlementaires.

Tel est justement le cas dont je viens aujourd'hui entretenir le lecteur. C'est de l'un de ces envoyés intimes, de ces apôtres secrets dont je veux essayer de raconter les tentatives, sinon le succès. Mais je semble mal m'expliquer. Car si le mot d'Apôtre lui convient tout à fait, parce qu'il paraît bien en avoir la mission donnée par qui de droit, en même temps que le zèle et la divine ambition, aussi bien celui de secret est-il déplacé. S'il n'a pas, en effet, les entrées solennelles de l'ambassadeur remettant en mains propres ses lettres de créance, du moins il n'a pas non plus les allures de l'espion ou les menées mystérieuses du conspirateur. Au contraire, c'est en s'affichant tel qu'il est, en se donnant

comme missionnaire, religieux, moine, prêtre latin, qu'il tente de remplir son but; c'est en gardant son habit, son costume de moine, de dominicain, qu'il voyage et circule partout. (1)

Et cela, le R. P. Vannutelli, car tel est son nom, le fait non pas seulement dans les endroits où il lui est le plus loisible de le faire, où il est sûr de trouver bon accueil et de n'être pas contredit, mais partout, même dans les milieux qui passent pour les plus hostiles ou les plus réfractaires à cette Église de Rome dont il se dit le prêtre et l'envoyé, non seulement dans les pays du Liban et de la Syrie à demi catholiques, mais jusque dans les sanctuaires les plus fermés de l'orthodoxie grecque, dans les météores de la Thessalie, comme dans les vingt monastères et les mille laures du Mont-Athos. Car ce n'est pas un missionnaire ou un voyageur ordinaire que ce dominicain de Rome : il n'a pas seulement à son actif un ou deux voyages. Ceux qu'il a accomplis dans tout cet Orient si fermé par endroits pour nous, ne se comptent plus. Pas de province, pas de chrétienté qu'il n'ait visitées tour à tour. J'ai actuellement sous les yeux les récits de ces pieuses pérégrinations. J'en compte quinze. Encore ne les ai-je pas tous. Le dernier que je possède s'arrête en 1887 ou 1888. Et il y en a, je le sais, encore d'autres. Mais nous pouvons nous contenter de ceux que nous avons pour le moment en notre possession. Aussi bien, ils nous suffisent pour nous renseigner sur ses desseins, sa manière de voyager ou le succès de ses démarches. Les autres ne nous apprendraient sur tout cela rien de bien nouveau. Les premiers, du reste, nous parlent des chrétientés les plus intéressantes, les plus importantes, celles qui donnent le ton aux autres, et qui, par conséquent, une fois emportées, seraient bientôt suivies par elles.

Jetons d'abord un coup-d'œil général sur les différents ouvrages de notre religieux voyageur; puis, nous le regarderons ensuite au point de vue catholique qui est le sien, pour en déduire finalement les considérations et les conséquences qui nous seront suggérées par lui.

---

(1) Le R. P. Vannutelli appartient à la province de Rome. Il est cousin de deux cardinaux du même nom.

I

Bien que le R. P. Vannutelli se défende, en nombre d'endroits de ses différents récits, de faire œuvre d'auteur, et qu'il prétende ne vouloir nous donner que de modestes rapports, nous offrir purement et simplement ses impressions de voyage, nous ne devons pas cependant trop le croire sur parole. Ce ne sont sans doute pas des récits de voyage à la mode moderne, où la plupart des auteurs, sous le fallacieux prétexte de raconter ce qu'ils ont vu, se racontent surtout, et, au lieu de nous décrire le pays, les gens, leurs usages, en prennent prétexte pour nous parler de tout autre chose et faire étalage de science et de littérature. Leurs descriptions ne sont pas le tableau du monde tel qu'il est reproduit par leur regard ou leur plume, comme par l'objectif du photographe, avec la fidélité de l'instantané ; non, ce sont souvent broderies, imagination de jeune homme qui, tout frais sorti de l'école, sans aucune expérience personnelle, se croit en droit de tout juger, tranche du personnage, critique tout à tort et à travers, et ne vous offre en définitive que ses idées entrevues derrière le verre de son monocle dépoli ou terni par le brouillard des préjugés de son milieu ou de son éducation première. Rien de pareil à craindre certainement avec le R. P. Vannutelli. Plus modestes et en même temps plus sérieuses sont ses appréciations. Ses récits moins colorés, moins chauds de ton, comme on dit aujourd'hui, n'en ont pas moins leur cachet de réalité et d'authenticité. Le lecteur qui les suit, peut s'en rendre compte. Il est tout aussi bien, pour ne pas dire mieux, instruit par lui que par les auteurs les plus en renom auxquels nous faisons allusion.

Il y a de plus, chez lui, un autre mérite non moins appréciable : c'est l'honnêteté de ses récits. Encore une qualité qui manque souvent, en effet, à nos auteurs du jour. Sous prétexte d'intéresser leurs lecteurs et d'agrémenter, de pimenter leurs descriptions, ils nous promènent, dans leurs voyages, en toutes sortes d'endroits plus ou moins bien famés, tavernes et lieux de débauche. A les entendre, rien ne fait mieux connaître un peuple. Nous pouvons croire

que tel n'est pas l'avis de notre moine voyageur. Pour lui, les gens que l'on rencontre dans ces mauvais lieux ne sont pas le peuple : ce n'en sont que les scories, les détritns. Du reste, les peuples que le R. P. Vannutelli visite de préférence, comme les endroits où il les rencontre, sont tout différents de ceux en question. Loin de nous offrir le spectacle de la décadence, c'est plutôt celui de la barbarie, de la sauvagerie presque, qu'ils nous présentent. Rien donc à attendre, chez eux, de cette corruption qui ne se voit que chez les peuples prétendus civilisés. Car toutes ces sociétés, ces chrétientés, où le révérend Père voyage, ce sont, ne l'oublions pas, celles de la Syrie, de l'Albanie, de Monténégro, de la Thessalie ; rien par conséquent, chez elles, de notre civilisation, sauf en certains endroits où, comme dans les ports de commerce, le mélange des Occidentaux en a apporté les défauts, plutôt que les qualités. Inutile donc de chercher à nous les dépeindre ; ce que nous y verrions ne serait alors que la reproduction de ce que nous pouvons trouver chez nous.

De plus et surtout, ce que le R. P. Vannutelli cherche dans ces contrées, rappelons-le bien encore, ce n'est pas précisément le peuple où, avec un peu de bonne volonté, on trouverait peut-être matière à quelques-unes de ces descriptions similaires ou analogues. C'est, au contraire, toute une autre classe qui, certes, peut bien avoir ses défauts ou ses vices, mais qui est cependant réputée pour ne pas les offrir au même degré. C'est le clergé de ces peuples que notre voyageur est venu voir, avant tout ; c'est lui qu'il ne veut que voir. N'oublions pas que c'est un missionnaire catholique en quête des traditions chrétiennes de ces peuples, un apôtre à la recherche des moyens de regreffer sur leur tronc primitif des branches qui en sont tombées ou qui en ont été arrachées. Ce n'est donc pas purement un touriste en quête d'émotions. Ceux qu'il visite ne pouvaient les lui procurer, ou du moins les procurer pareilles à celles que l'on recherche ordinairement. Où voulez-vous les demander chez ces chefs de communautés religieuses de l'Orient, si austères, si rigides, chez ces archimandrites, chez ces higoumènes des caloiers du mont Athos, de la sauvage Thessalie ou de l'abrupte Albanie, qui, en fait de civilisation et de corrup-

tion, en sont restés aux mœurs des moines de l'Antique Thébaïde, lesquels, pour la fuir et l'éviter, s'étaient retirés dans les solitudes les plus cachées et les plus fermées? Ne lui demandons, en effet, rien de pareil. Ne recherchons de lui que ce qu'un prêtre, un moine, peut et veut seul donner.

En ceci, nous serons, nous pouvons le croire, servis et abondamment. Au surplus, ses ouvrages viennent comme combler une sorte de lacune dans cette littérature de voyage, si nombreuse aujourd'hui. Presque tous les récits qui naissent tous les jours à la devanture des librairies, ne traitent que du côté matériel des peuples, ou, s'ils parlent du côté religieux, comme ils sont écrits par des laïques souvent profanateurs ou même impies, ils ne le font qu'incidemment, sans le comprendre, ou le dénaturant ou le ridiculisant.

Avec notre voyageur, nous n'avons, sûrement, rien de semblable à craindre. Sa compétence en pareille question est évidente. Nous pouvons donc compter en être informés véritablement et dignement, entièrement informés. Nous le serons d'autant mieux par lui qui se place au point de vue exclusivement religieux et chrétien, que c'est le seul qui puisse être employé pour nous entretenir de ces peuples. Chez eux, il n'y a pas de laïcisation, ni de sécularisation, pour employer le langage du jour. Ils sont uniquement religieux et ne comprennent rien en dehors de la religion. Christianisme et nationalité sont deux mots d'un seul et même sens pour eux. C'est le premier qui a conservé la seconde, et qui la conserve encore envers et contre tout, malgré toutes les causes d'anéantissement ou d'absorption qui les environnent et les étreignent. Nous trouverons donc un intérêt tout nouveau à le voir traité par notre religieux voyageur. Cela nous reposera de ces souvenirs payens que nous sommes habitués à entendre seuls dans la bouche des nombreux voyageurs profanes qui visitent ces pays et nous donnent ensuite le récit de leurs humaines excursions.

N'allez pas croire toutefois que les récits du R. P. Vannuelli soient froids, ennuyeux, ternes, dépourvus de toute vie et couleur. Loin de nous une pareille appréciation. Quand on le lit, on a, au contraire, une véritable idée de ces populations. On les a réellement devant les yeux. Il semble qu'on

les voit agir, se mouvoir, non seulement dans leurs temples, mais aussi dans leur vie sociale et civile, tant les descriptions de l'auteur sont nettes et vives. Sa plume ou plutôt son pinceau a une telle sincérité de touche que les lieux qu'il nous montre, les cités qu'il parcourt, les montagnes qu'il gravit, les gens avec lesquels il converse sont là, devant nos yeux, dans toute la sublime ou sauvage beauté de leur spectacle. Qu'il nous mène, par exemple, à Jérusalem ou à Constantinople, on a bien devant soi le vaste panorama de ces deux grandes cités dans tout leur relief et dans toute leur intensité. Quand il nous fait traverser les gorges du Liban ou de l'Albanie, ou bien les espaces monotones de la Syrie ou de la Serbie, nous ressentons, comme notre voyageur, les mêmes émotions de fatigue, d'ennui ou bien de tristesse ou d'effroi.

Voulez-vous un exemple de quelque-une de ces descriptions où excelle notre moine voyageur qui cependañt ne les recherche pas, mais ne se pique que d'exactitude et de simplicité? En voici une que j'emprunte à son voyage de Constantinople. C'est la description même de cette grande capitale, prise de la mer, au moment où le R. P. Vannutelli l'aperçoit de dessus le bateau et va y aborder pour la première fois. Elle nous montrera, mieux que tout ce que je pourrai dire, la manière c'e l'auteur, et nous sera un échantillon de son talent.

“ Le bateau à vapeur décrit une courbe à gauche, et nous avons enfin devant nous le grandiose spectacle. La grande cité qui est, comme une reine, assise sur ces rivages, commence, semble-t-il, à ouvrir son ample et magnifique manteau ; à chaque pli qu'elle entr'ouvre, des beautés et des grandeurs admirables apparaissent ; à chaque pas en avant surgissent d'innombrables minarets qui semblent s'élever de terre comme par enchantement et toucher de leurs pointes aigües la voûte du ciel. Ce sont partout des coupoles, partout des maisons, des palais. Voici surtout devant nous la grande tour de Galata qui domine toutes les constructions du voisinage d'un air imposant et majestueux. Tandis que j'étais comme en extase à regarder de tous les côtés et sans savoir où fixer mes yeux, tout à coup j'entends crier près de

moi : Sainte-Sophie ! Sainte-Sophie, répétais-je, moi aussi, tout tremblant de surprise et d'admiration, de crainte et de tristesse, et j'aperçus une masse énorme ayant à ses angles comme de grands chandeliers autour d'un immense catafalque, quatre minarets très élevés, entre lesquels se dressait comme une grosse calotte ronde surmontée d'un croissant d'or étincelant et environnée de mille coupoles, voûtes, toitures, fenêtres, arcs, contreforts et appuis de toutes sortes : c'était Sainte-Sophie !

“ Mais soudain un choc a eu lieu, puis un bruit de chute dans l'eau qui ébranle tout notre bateau : le vapeur a jeté l'ancre. Il s'agit maintenant de ne pas se laisser distraire par la mer, mais de bien veiller au débarquement. Opération critique pendant laquelle les passagers doivent faire bien attention autour d'eux, pour ne pas être exposés à perdre leur bien ou à éprouver quelque autre déplaisir. Laissons tout d'abord descendre les autres, et, en attendant, jouissons encore, pendant quelques instants, du splendide panorama qui se déroule devant nos yeux et nous entoure de tous côtés. Quel spectacle grandiose ! Quelle vue enchantée ! Quel théâtre surprenant ! En vérité, il n'y a pas sur toute la terre d'endroit plus beau, plus merveilleux ! A gauche, nous avons les jardins du vieux Sérail, riches d'une verdoyante végétation. Le soleil qui déploie ses premières splendeurs, fait étinceler aux milliers de fenêtres ses rayons embrasés qui semblent jeter de toutes parts des gerbes de feu. Sur le Sérail, une longue file de minarets qui semblent une très longue procession de cierges marchant à votre rencontre. Puis, des coupoles et des toits les uns sur les autres qui se succèdent et s'étendent à une grande distance à perte de vue ; d'un autre côté Péra et Galata, échelonnées sur une colline rapide qui se dresse, dirait-on, sur ses pieds, pour mieux montrer toutes les splendeurs qu'elle possède. En bas, les arsenaux, les palais impériaux, les jardins, les mosquées avec leurs élégants minarets dont la pointe paraît vouloir toucher les étoiles. Tout près de nous, voici le grand pont de Galata qui traverse la Corne d'Or et réunit les deux cités : celle des Musulmans et celle des Européens. Tout autour, des centaines de bateaux à vapeur de tous les pays, avec leurs drapeaux

déployés au vent ; plus loin, la flotte ottomane, rangée en ordre de bataille devant le grand palais du Sultan, qui se mire dans les eaux ; puis des milliers et des milliers de voiles, de mâts, de tartanes, de barques, de caïques, de chaloupes, qui sillonnent les eaux de toutes parts ou se tiennent calmes à leur poste. La mer scintille de mille rayons à vos pieds ; les oiseaux de mer tournent avec leurs larges ailes déployées, fendant l'air en tous sens. C'est, à vrai dire, un enchantement, une surprise, une merveille, qui porte à l'extase et vous enivre : on ne peut s'en détacher. On dirait d'un songe, d'une apparition féerique qui fascine et confond, et on craint de la perdre tant elle est magnifique et grandiose. Tout ce qu'on peut dire est peu de chose, rien même, en comparaison de la réalité. Il faut, pour comprendre certaines impressions, les éprouver. La parole est insuffisante pour les exprimer complètement. Quelle immensité ! Quelle magnificence ! Quelle splendeur ! Quelle poésie ! ”

Voilà, certes, une description qui fait voir ce que sait faire notre moine voyageur. Tout en ne s'occupant que de la question religieuse, il sait, au besoin, comme on le voit, ouvrir les yeux, pour contempler les merveilles matérielles rencontrées sur son passage et les décrire ensuite. Celle-ci vaut bien toutes celles que nous lisons dans les récits de voyage les plus en vogue. Et ne croyez pas qu'elle soit la seule. L'auteur en a, comme elle, cent que nous pourrions citer. En voulez-vous encore une d'un tout autre caractère ? Celle-là, nous l'emprunterons au récit de ses voyages dans le Liban. En même temps qu'elle nous sera une preuve de plus du savoir faire du R. P. Vannutelli, elle nous édifiera sur les difficultés, même sur les périls de ses religieuses excursions. Car ce ne sont pas, répétons-le bien, promenade d'amateur ou expédition de touriste, que les voyages de notre intrépide religieux. Il lui faut affronter des contrées nullement civilisées, entièrement sauvages, dépourvues par conséquent de tous les comforts et de tous les moyens de circulation de nos pays civilisés. Il doit, du reste, s'y résigner, la chose ne lui plairait-elle même pas plus que cela, s'il veut remplir le but qu'il s'est tracé et mener à bonne fin la mission qu'il s'est donnée ou qui lui a été confiée. N'est-il pas parti pour étudier les traditions des chré-

tientés d'Orient ? Or, ces traditions, qui en sont les gardiens ? C'est sans doute tout le clergé des diverses églises d'Orient, mais aussi et surtout les moines qui sont, là-bas, l'élite de ce clergé, et qui s'en sont constitués les conservateurs jaloux, sinon outrés. Or, les moines, nous l'avons dit, ne résident pas dans les villes, ni même dans les bourgades accessibles. Ils se sont réfugiés, cachés, dans les endroits les plus écartés, dans les retraites les plus profondes des montagnes de l'Albanie, de la Syrie ou de la Morée où l'homme peut à peine gravir, où la bête sauvage seule pénètre. C'est donc là qu'il faut aller les trouver, sans chemins ni moyens de communication, à peine avec un sentier, une piste frayée plus par les animaux de ces déserts que par les hommes. Besoin donc de s'attendre à tout, de se résigner à tout. C'est ce qu'encore à la suite du révérend Père, nous allons voir nous-mêmes mieux que tout ce que nous pourrions en dire.

“ En sortant de l'abbaye de Deir-el-Mukalles (pour se rendre à celle de Mesce-Musce) nous montions tout d'abord une montagne pleine de vignes et de terres bien cultivées ; presque toutes sont la dépendance ou la propriété de l'abbaye. Puis, arrivés au sommet, nous descendîmes de l'autre versant dans une basse vallée, au fond de laquelle, court une belle rivière pleine d'une eau très limpide, comme il s'en trouve partout dans les montagnes du Liban. Cette rivière traversée, et après avoir cheminé longtemps dans la vallée, nous eûmes à gravir une côte très rapide jusqu'à son sommet. C'est là que je commençai à goûter, à proprement parler, ce que sont les voyages sur le Liban, et à m'en faire une sérieuse idée. Celui qui y a été une fois, ne veut pas y retourner ; et celui qui les entreprend pour la première fois, est bien souvent épouvanté par ses défilés si élevés, et n'a plus le courage de s'y aventurer. De véritables chemins, il n'en existe pas ; on les fait soi-même en avançant. On trouve cependant de légères traces un peu plus battues qui serpentent à travers les rochers et les trous des arbres, et que l'on suit avec beaucoup de fatigues et de périls. Heureusement que cette montagne était un peu boisée, et, en cas de chute, on pouvait éviter de tomber dans les précipices. Mais cela n'em

péchait en rien que l'ascension ne fut extrêmement pénible et fatigante.

“ Nos pauvres bêtes, après deux heures de chemin, étaient toutes en nage et tombaient d'épuisement. Notre guide devait souvent s'ouvrir un passage à travers les branchages des arbres et les herbes de la forêt. Enfin, après avoir été longtemps toujours ainsi en montant, le sommet de la montagne resta dépourvu d'arbres, et nous vîmes s'étendre à une grande distance un magnifique horizon. Mais sous nos pieds, on découvrait comme un abîme. Malheur à nous, si notre pied était venu à manquer ! Rien que sa vue nous donnait le vertige, et nous cherchions à avancer avec précaution, sans trop nous arrêter à jouir de l'immensité du spectacle que nous offrait la nature !.....”

On voit, par ce passage, que les religieux voyages du R. P. Vannutelli sont des voyages sérieux, pleins de difficultés, d'imprévus et même de périls. Nous pourrions peut-être, ici, pour le point de vue qui nous occupe, nous arrêter sur un des caractères particuliers du talent de notre auteur : celui de la description. Mais le révérend Père n'a pas seulement celui du pittoresque. Il a aussi celui de l'observateur, du sociologue, et il sait très bien, comme lui, à l'occasion, nous raconter les mœurs des peuples qu'il rencontre en ses voyages. Témoin ce passage que nous tirons encore de l'un de ses livres déjà cités, le Liban, l'un des plus considérables et des plus beaux de notre auteur, celui qu'il semble avoir étudié et écrit avec le plus de charme et d'amour.

“ Ce peuple (les Maronites) est de belle conformation ; les hommes sont généralement très robustes et d'un tempérament sanguin. Cela est dû pour beaucoup à l'air très pur qu'ils respirent et à l'eau très fraîche qu'ils boivent. Ils le doivent aussi à leur sobriété, car leur nourriture est très simple, saine et substantielle. Mais surtout leur vigueur et la pureté de leur sang proviennent de leur moralité : chez eux jamais ou presque jamais de scandales. L'esprit de famille y est très bien conservé. Les familles sont vraiment patriarcales ; elles vivent très unies avec leurs chefs. Il est beau de voir le respect dont on entoure les parents et les vieil-

lards : plus belle est la modestie et la réserve entre les deux sexes. On dirait un peuple où la grandeur serait innée.

“ Les hommes du peuple sont maigres, laborieux et très forts ; ils portent de grandes moustaches qui leur donnent un air quelque peu féroce : on les prendrait pour des assassins, si on ne savait combien ils sont religieux, pieux même, et toujours d'une extrême docilité à l'égard de leurs supérieurs. Il y a, parmi les jeunes gens, des physionomies d'une rare finesse et distinction. Ce peuple est généralement intelligent et éveillé, sans qu'il fasse pour cela étalage de ses qualités : il est plutôt porté à la gravité qu'à la légèreté.

” Mais ce qui, pour nous Européens, est vraiment digne de remarque chez les Maronites, c'est le caractère parfait qu'ils conservent de notre moyen-âge. Chez nous, tant les ordres de chevalerie que les nobles, les châteaux, les fiefs, les vassaux, les tournois et autres choses du même genre ne sont que de véritables souvenirs archaïques. En réalité, notre société est complètement changée de celle du moyen-âge. Nous ne connaissons celui-ci que dans les romans et sur les théâtres. Dans le Liban, il est, au contraire, en pleine vigueur encore. Ici, la noblesse n'est pas un vain mot, mais une réalité. Le noble est ordinairement le chef du village ; il habite un château, il a un certain nombre de serviteurs, de plus, un parti toujours disposé à prendre les armes sous ses ordres. Lui, d'autre part, doit toujours tenir table ouverte pour tout hôte qui se présente, et il doit toujours dans ses repas avoir un certain luxe, sinon par besoin de manger, du moins pour garder son rang. Il faut voir quel maintien ont ces Cheichs au milieu de la foule : ils vont toujours vêtus splendidement, montant de superbes chevaux, et ne sortant jamais qu'accompagnés d'un certain nombre de leurs serviteurs ou de leurs vassaux. La plupart, en marchant, portent un cimeterre à poignée d'argent et des pistolets de prix, tandis que le serviteur est armé d'un fusil ou épieu à la pointe de fer, tous ont leur costume caractéristique, brodé de riches ornements d'or et de soie. Les chevaux des nobles sont équipés avec un soin tout particulier de harnais d'or et d'argent également, ou drapés de riches étoffes. Du reste, ce sont de braves chevaliers, et quand parfois ils s'élancent à cheval sur la montagne,

on dirait plutôt des oiseaux qui volent que des cavaliers qui cheminent..... Chez eux, comme dans les pays antiques, existent encore les tournois et les carrousels.

“ Tout, dans les villages, est organisé dans le pur système féodal d'autrefois (dans le Nord au moins, car dans la partie méridionale du Liban, il n'en est plus de même). Ici, les grandes propriétés sont concentrées dans les mains des nobles ou cheichs, de l'Église et des abbayes, et le peuple est, en majeure partie, le colon ou le vassal appartenant en propre au maître de la terre. Les paysans font non seulement les travaux de la terre, mais, au signal du maître, sont prêts à prendre le fusil et à s'en servir consciencieusement. Du reste, ici, tout le monde a toujours le fusil à son côté, comme un compagnon inséparable.”

Nous pourrions faire encore bien d'autres citations semblables, mais celles-ci suffisent, et au-delà, pour nous donner une idée de l'intérêt que les écrits du révérend Père offrent, non seulement au point de vue religieux, mais à celui des mœurs, du pittoresque et de la géographie. Peut-être même un éditeur français catholique, en ce siècle de littérature et de voyage, trouverait-il, dans quelques-uns d'entre eux, matière, je ne dis pas à un succès de librairie, mais à quelques volumes qui feraient bonne figure auprès de ceux que nous voyons éclore tous les jours, et qui, dans tous les cas, à bien des points de vue, vaudraient toujours mieux que bon nombre de ces derniers.

## II

Mais c'est trop longtemps s'arrêter à considérer le côté purement littéraire ou voyageur du R. P. Vannutelli, d'autant, avons-nous dit, que c'est le moindre chez lui. Occupons-nous maintenant de celui qu'il s'est surtout proposé, c'est-à-dire du côté religieux et chrétien. Nous avons vu, en effet, que c'était surtout le sien, celui que, loin d'en faire mystère, il déclare presque à chaque page de ses écrits. Pourquoi, de fait, est-il venu de si loin, et, malgré tant de difficultés, cherche-t-il à visiter toutes ces chrétientés

d'Orient, sinon, comme il nous dit, pour étudier de près, sur place, leurs traditions religieuses, et, ces traditions étant restées ce qu'elles sont, pareilles dans le fond, à l'Église romaine, essayer de regreffer ces branches demi-mortes sur le tronc d'où elles sont tombées d'elles-mêmes avec le temps et d'où elles ont été arrachées par la violence étrangère, afin qu'unies de nouveau avec lui, elles puissent y retrouver toute leur sève et toute leur vie.

Tel est, en effet, son but. Telle est sa mission. Voilà pourquoi, comme nous l'avons dit, il a visité, parcouru tant de régions ! La Grèce, l'Égypte, la Syrie, le Liban, la Serbie, le Monténégro, l'Albanie, la Crée, la Thessalie, etc., etc., tous ces vastes et malheureux pays dont les églises ont été enveloppées dans la ruine de l'empire de Byzance et comme submergées par le flot de l'invasion musulmane. Ce n'était pas, de fait, une petite affaire de les visiter toutes et en détail, chacune à part. On sait combien elles sont nombreuses et diverses. On en compte autant, pour ainsi dire, qu'il y a de différentes nationalités, de langues, chez ces peuples qui ont été en grande partie évangélisés par le clergé grec, et qui, au moment de l'anéantissement de cet empire, séparés qu'ils étaient de Rome par l'invasion musulmane, ont repris leur autonomie, sinon politique, du moins religieuse et ont formé autant d'églises d'un rite particulier. Tout le monde connaît ou croit connaître les principales, celle spécialement dite grecque-orthodoxe.

Mais, à côté de celle-ci qu'on peut appeler l'Église mère de la plupart des églises d'Orient, parce que c'est elle qui les a appelées à la lumière de l'Évangile, et qui, plus tard, les a entraînées dans ses difficultés avec le centre de l'Église catholique et finalement dans le schisme, combien d'autres encore qui ont leur vie religieuse à part ! C'est l'Église syriaque, celle des Chaldéens, puis des Arméniens, des Coptes et des Abyssins qui, toutes, se subdivisent à l'infini. Ainsi l'Église grecque-orthodoxe se subdivise en grecque proprement dite et en grecque arabe et melchite. Il y a encore le rite grec-ruthène ou slave, le géorgien, le rumène, etc. Ce qui augmente encore la confusion, c'est que chacune de ces églises schismatiques compte aussi, auprès d'elle,

outre l'Eglise de rite latin catholique, une Eglise catholique de rite grec, ruthène, syriaque, arabe, etc. (1)

Grosse affaire, on peut donc le dire, de les visiter toutes et de les étudier chacune à part.

C'était œuvre de beaucoup de difficultés et de nombreuses années. Les difficultés, nous en avons vu une partie bien petite. Pour les connaître en leur entier, il faudrait lire les ouvrages de notre moine voyageur. Encore le R. P. Vannutelli ne dit-il pas tout certainement. Quant au temps, cela lui en a demandé énormément. Voici nombre d'années, en effet, près de vingt, qu'il s'en occupe, et encore n'a-t-il pas tout vu. Chaque année, pour y arriver, il entreprend de nouvelles excursions dans des contrées qu'il n'a pu visiter jusqu'ici, ou qu'il veut revoir, en des parties au moins que, dans ses précédents voyages, il n'avait pu qu'entrevoir en courant, ou à côté desquelles, il lui avait fallu, bien malgré lui, passer, faute de temps ou de moyens de transport. Il est vrai, comme nous l'avons dit aussi, que ce ne sont pas les parties les plus importantes, mais simplement des secondaires. Toutes les premières ont été parcourues, visitées et étudiées par lui. Il en reste une cependant dont il parle souvent et que jusqu'ici il n'a pu apercevoir que par ses colonies du Mont Athos ou de Jérusalem. Ce n'est pas sans doute la moins considérable. C'est même aujourd'hui certainement la première par le rang qu'elle occupe à la tête de

---

(1) Il serait trop long d'entrer dans tous les détails de naissance, de symbole de ces différentes églises d'Orient schismatiques ou catholiques. Il faudrait, pour cela, tout un cours d'histoire ecclésiastique. Disons simplement que le schisme de l'église grecque orthodoxe a pris naissance plutôt dans les rivalités de la cour de Byzance avec l'Eglise de Rome que dans de véritables hérésies ; celles-ci, si elles furent parfois soulevées, étaient pour donner prétexte à ces rivalités ou intrigues. La séparation définitive eut lieu, après des péripéties diverses de luttes et d'accords, sous Photius, vers 879. La plupart des Eglises d'Orient, slave, serbe, ayant été évangélisées par les grecs, les suivirent dans le schisme. Les autres églises schismatique orientale, copte, arménienne, etc., proviennent des antiques hérésies monothélites, ariennes, jacobites. La grande note caractéristique de toutes ces églises d'Orient, c'est qu'elles emploient leur langue nationale dans leur liturgie. Les chrétiens, parmi elles, de rite catholique, sont composés des survivants de ces chrétiens qui n'ont pas suivi leurs nationaux dans le schisme, ou de ceux qui se sont réconciliés depuis avec l'Eglise romaine, comme les Maronites du Liban, en 1180, les Arméniens en 1448, et les Jacobites d'Egypte en 1449.

toutes les chrétiennes d'Orient, et par l'influence secrète ou publique qu'elle exerce sur chacune, influence qui fait d'elle comme un soleil autour duquel gravitent toutes les autres comme autant de satellites dans le système non planétaire, mais religieux de l'Orient. Chacun, à ce langage, aura de suite reconnu la Russie qui actuellement occupe, en effet, en Orient, une si grande place, tant par le nombre de ses sujets directs, presque tous du rite grec-orthodoxe, que par sa vaste puissance qui la rend, en fait, sinon en droit, la protectrice de tous les chrétiens de ces divers pays, presque tous aussi du même rit.

La Russie ! Nom magique, en effet, pour l'Orient tout entier. Il est celui que tous, là-bas, prononcent avec amour et avec espoir ; amour, parce qu'ils voient en elle la force qui a déjà à demi brisé pour eux le joug de honte et de fer des musulmans ; espoir, parce qu'ils sentent en elle encore la main puissante qui réunira un jour tous les fils brisés et dispersés de la même foi ! Aussi comme elle est bénie, louée, exaltée partout, aussi bien par les simples populations que par le clergé, principalement celui des moines du mont Athos,—le grand centre religieux de tous les pays d'Orient, le grand but de pèlerinage pour eux après Jérusalem,—au souvenir desquels, il est vrai, elle a bien soin de se rappeler par ses bienfaits nombreux et incessants, et au milieu desquels même elle a comme pris pied par des milliers de moines originaires de chez elle et habitant là de splendides monastères construits de ses deniers ou par ses soins !.... Il y a donc, dans ce nom et dans l'immense église russe, une force dont le R. P. Vannutelli a pu se rendre compte en maintes occasions et à maints indices. Aussi quel dommage qu'elle soit aussi schismatique, au moins dans son gouvernement qui, plus par politique que par conviction sans doute, croit devoir se faire le porte-drapeau de la religion grecque et de toutes les églises, ses filles ! Ah ! si jamais elle redevenait catholique, et mettait ainsi son influence au service de l'Eglise catholique romaine, quelles magnifiques espérances on pourrait encore fonder ! Que l'avenir serait encore splendide pour la véritable Eglise de Dieu et du Christ ! Combien elle serait vite consolée des ruines actuelles, parce

que, par elle et avec elle, toutes les églises d'Orient et d'Occident étant réunies en un même faisceau, elle pourrait bientôt les réparer ou du moins les compenser ! Voilà ce qu'en visitant toutes ces chrétientés de l'Orient, et en apercevant cette influence tantôt publique, tantôt occulte, notre religieux voyageur pensait ou se disait ! Voilà ce qui lui inspirait le désir de la visiter à son tour ! Plusieurs fois même, sous l'empire de cette idée, il avait essayé de faire demander, au besoin, aux diverses ambassades russes de Vienne et de Constantinople, le passe-port nécessaire pour accomplir ce grand voyage. Mais, à son nom de catholique, de prêtre romain, de religieux dominicain, pour les Russes, presque l'équivalent de Jésuite, ce nom si abhorré par eux aujourd'hui, tout lui avait été refusé, poliment toujours, mais inexorablement. Il faut lire, racontés par le révérend Père, ces divers refus : il y a là des scènes vraiment typiques.

Toutefois, si notre religieux voyageur ne pouvait étudier chez elle cette grande église de Russie, il s'en consolait en l'étudiant parmi toutes ces chrétientés d'Orient où elle est mêlée, où elle fait sentir, au moins chez le plus grand nombre, son influence aujourd'hui, et qui, autrefois, lui ont envoyé les missionnaires qui l'ont convertie et rendue chrétienne. Peut-être même que si celles-ci se rattachaient au centre de l'Unité catholique, auraient-elles encore la même influence heureuse et bénie sur leur toute puissante fille et sœur, et la ramèneraient-elle encore à l'Église romaine. Si extraordinaire que soit cet événement encore lointain et bien éloigné, il est permis cependant de le supposer, même avec les calculs de la prudence ou de la politique humaine. Le schisme de l'église russe est surtout affaire gouvernementale. C'est lui, ce gouvernement tout puissant, qui l'y a conduite et qui l'y maintient toujours, encore aujourd'hui, parceque, par elle, sa politique trouve un moyen d'avoir et de garder son influence sur tout l'Orient schismatique. Mais que cet Orient redevienne catholique, et qu'alors la Russie n'ait plus les mêmes raisons de se montrer hostile à l'Église catholique, qu'elle trouve au contraire de sa politique de se la ménager et de la disposer en sa faveur, elle laissera l'Église russe suivre le courant et

faire comme ses autres sœurs, redevenir, elle aussi, catholique. Ce serait même pour elle le moyen de les regagner à son influence, sinon même d'être, lui, le seul empire demeurant encore un peu chrétien au milieu de tous nos états d'Occident plus ou moins protestants et franc-maçons, l'unique protecteur et le seul défenseur de l'idée chrétienne dans le monde tout entier !.....

L'ABBÉ HAUTEFEUILLE.

(A suivre.)



t  
e  
s  
la  
la  
bi  
d'  
vo  
H.

# DELTA ÉGYPTIEN

(LES MISSIONS CATHOLIQUES.)

*Les religieuses des Missions Africaines de Lyon à Tantah*

---

LETTRE DE SEUR ALEXANDRE, SUPÉRIEURE DES RELIGIEUSES DE TANTAH, AU T. R. P. PLANQUE, SUPERIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Tantah, le 1er septembre 1893.

Si j'ai tant tardé à vous écrire, c'est que je voulais vous donner un aperçu détaillé de notre dispensaire de Tantah. Si, d'un côté, nous sommes quelquefois surmenées; d'un autre, Dieu permet que nous éprouvions de douces consolations qui nous dédommagent amplement de nos peines et de nos fatigues.

Le dispensaire est ouvert tous les jours de huit heures du matin à midi. Dès six heures et demie, nos malades commencent à affluer, les uns venant de la ville même ou des villages environnants, les autres des localités éloignées de cinq heures ou six heures de marche. La distance ne les effraye pas, et on a vu des vieillards, des aveugles, des infirmes, faire cet énorme trajet pendant des semaines consécutives. Arrivés à la porte de la maison, ils commencent à crier, à se disputer, à se pousser, à se prodiguer des épithètes que les peuples seuls de l'Orient connaissent. Puis chacun finit par se blottir du mieux qu'il peut, le plus près possible de la porte d'entrée. Là, accroupis au pied du mur de la maison, ils attendront impassibles, sous un soleil brûlant, que leur tour soit venu, pendant que leurs femmes berceront leurs petits marmots et les endormiront au son d'une vieille complainte.

La clef grince dans la serrure : huit heures ont sonné, et voilà que cette foule bondit. Tous veulent entrer à la fois. Heureusement notre cerbère Keir-Allah, un nègre de la taille

de Goliath, est là avec son fameux *nabbout* (bâton) ; on le connaît depuis longtemps ; on s'efforce de l'amadouer :

“ — Mais moi, j'attends depuis six heures.

“ — Mais mon enfant va mourrir.

“ — Mais, depuis deux jours je me présente à la maison, etc.”

Tout fier de sa charge, sans se départir de son calme, il fait entrer la première fournée, huit ou dix personnes. Son gourdin qu'il brandit, initie ensuite les autres aux qualités de la prudence et de la patience.

\* \* \*

Nous soignons ainsi chaque jour plus de quatre cents personnes et, pendant les trois grandes foires, nous sommes arrivées au chiffre de huit cents malades par jour. Les principales maladies que nous avons à traiter sont : ophtalmies, maladies de la peau, plaies de tous genres (où pullulent souvent les vers), abcès, teigne, eczéma, cancers, diarrhées, dysenterie, fièvres, maladies de foie, rhumatisme, anémie, etc., etc. Les deux fléau le plus redoutés ici sont les ophtalmies et la dysenterie.

Chaque jour nous recevons des dizaines de pauvres bérés dont les yeux ne sont plus qu'une plaie hideuse ; et cela parce que la superstition du mauvais œil règne ici en maître. Jamais une mère ne chassera les milliers de mouches qui couvrent littéralement le visage de son enfant. Elle aurait peur que quelque passant ne jetât les yeux sur son petit minois. Ce serait, paraît-il, sa mort assurée et à bref délai. Oh ! le mauvais œil ! quel rôle il joue en Egypte !

\* \* \*

On nous apporte quotidiennement de pauvres petits qui n'ont plus que quelques heures à vivre. Les uns sont couverts de plaies, les autres presque aveugles. On les soigne, on lave leurs plaies, au grand scandale des témoins qui trouvent ce pansement phénoménalement original. Eux,

quand les vers viennent faire une visite à leurs abcès, ils ont soin de prendre une poignée de boue et de l'appliquer sur l'endroit infecté, pensant ainsi désorienter pour toujours la vermine qui les ronge. Pour terminer le pansement de l'enfant, on prend une éponge dans une boîte vide de cold-cream, on lave avec soin le front du petit quasi-moribond, malgré le préjugé du mauvais œil ; on l'enveloppe d'une bandelette en prescrivant à la mère de revenir le lendemain. Les trois quarts du temps, les larmes de la pauvre mère désolée nous apprennent, le jour suivant, que l'enfant a cessé de souffrir ici-bas pour aller jouir du vrai bonheur.

Par la bonté de Dieu, nos remèdes les plus simples enlèvent souvent la souffrance. Ces jours derniers, une pauvre femme m'apportait pour la deuxième fois son enfant malade, et, me souriant à travers ses larmes, elle me disait :

“ — Oh ! je vous en conjure, ma Sœur, administrez- lui le même remède qu'hier ; mettez de l'eau sur son front, il a été bien mieux cette nuit, le pauvre petit ! ”

En voyant cette mère païenne me suppliant pour son enfant je sentais que mes larmes auraient facilement coulé.

Au dernier grand *Mouled* de Tantah, dans un seul jour, nous avons ainsi régénéré quarante-sept enfants. Nous étions allées sur le champ de foire, faire nos petites visites habituelles. On aurait dit, cinq minutes plus tard, que nous étions le *clou* de la fête, la *great attraction*, comme disent les Anglais. Des quatre coins du marché, accouraient des centaines de femmes, qui avec un bébé, qui avec deux ou trois, qui avec... rien du tout. Et tout cela vociférait, hurlait, gesticulait : les *Sabaa Benat* ! (les Sœurs). Et nous étions envahies, assourdies par des centaines de voix qui criaient : “ Moi, moi, j'ai mal à la tête, moi au ventre. ” Enfin, tout ce monde avait mal partout.

Un canal coupait en deux le champ de foire. Pas de pont ! Impossible de passer ! Allons donc ! C'est bon pour les Européennes ! Les Egyptiennes accrochent tranquillement leur progéniture sur leur dos ; un plongeon, une vingtaine de brasses et... “ Bonjour ma Sœur... J'ai des coliques... Mon mari bat la campagne... Mon petit est constipé, etc., etc. ”

\* \* \*

Les dimanches et les jours de fêtes, le dispensaire reste fermé et nous en profitons pour pousser une pointe dans les villages environnant notre grand centre tantanien. Et là encore que de surprises ! A peine arrivons-nous aux premières maisons, ou plutôt aux premières taupinières de l'un de ces soi-disant hâmeaux que des bambins en costume adamique, des femmes, des vieillards, se mettent à crier sur toutes les gammes : " *Les Sabaa Benat !* " Nous parcourons les différentes ruelles de ce labyrinthe. Partout on nous invite à prendre le *cahoua* (café)

Nous nous retirons après avoir trottiné dans ces impasses entre des huttes plaquées de bouses de vaches. Et la population qui a tenu à nous recevoir, nous reconduira, respectueuse, bien loin du village, à travers les grandes prairies de trèfle où les buffles nous regardent passer de leurs gros yeux étonnés. Nous, nous sommes contentes ; nous avons pu, outre les personnes adultes, opérer seize, dix-sept, vingt petits malades.

Souvent nous faisons sept heures de marche à pied, exposées aux ardeurs du soleil. Après cela, nous sommes harassées de fatigue. La semaine se passe et l'on s'en ressent encore le dimanche après. Si nous avons une somme destinée à nous acheter des ânes, nous pourrions faire beaucoup plus de tournées dans les villages, car il est trop fatigant de renouveler souvent de pareilles marches à pied.

Les pauvres sont reconnaissants ; ils nous apportent des œufs, du lait, des pigeons. Les riches, au contraire, sont d'une avarice incroyable ; ils vous promettent, si vous les guérissez, des dindons, des moutons, même des buffles. Une fois guéris, ils sont tout fiers de n'apporter... rien du tout. Ils ne veulent pas voir le médecin, ils préfèrent venir nous trouver et nous amener leurs femmes chargées de perles et de bracelets d'or. Mais, la plupart du temps, ces privilégiés de la fortune ne nous donneront pas même l'obole que le pauvre offre si généreusement.

Si vous voulez expliquer aux Arabes quelques ordonnances, armez-vous d'une patience à toute épreuve : il sera né-

cessaire de répéter cent fois la même chose. Ils ont un mal de dents ; vous leur dites de prendre un bain de pieds, eh bien ! ils vous demanderont sérieusement s'ils doivent plonger la tête dans l'eau. On leur ordonne de mettre des sangsues, ils reviennent le lendemain et vous demandent furieux pourquoi on les force à *manger* de telles saletés ! Les pommades ont le même sort : usage *interne*. Et ils viendront ensuite faire des reproches, disant que nos pommades et nos sangsues ont un goût déplorable. Hier, j'ai ordonné à une pauvre Fellah un vésicatoire. Ne sachant quel usage en faire, elle me demande s'il fallait le boire ou le manger ! Ordonnez-leur une purge de sel et dites-leur de la tourner jusqu'à ce qu'elle soit fondue ; ils se lèvent de leur chaise et tournent tout autour !

Dernièrement nous avons annoncé aux malades qu'ils ne pourraient pas venir pendant huit jours parce que nous avions la retraite. Vous voyez d'ici leur figure ahurie ! La retraite ! et ils avaient l'air de chercher dans leur cerveau ce que ce mot pourrait bien signifier : la retraite ! Enfin l'un deux, le plus huppé de la bande, s'écrie :

“ — Oh ! oui, il y a un mariage chez vous !

“ — Mais mon ami, tu ne sais donc pas que nous ne nous marions jamais ?

“ — Oh ! ce n'est peut-être pas vous, Madame ; mais évidemment c'est une de vos compagnes.”

\* \* \*

Je ne veux pas terminer sans vous dire quelques mots de propreté de nos clients. Quelques exemples pris entre mille. Un carreau manquait aux fenêtres du dispensaire. Nos bons Arabes avaient profité de l'occasion pour cracher dans la cour, et Dieu sait s'ils crachent ! On remet un nouveau carreau ; nos malades, presque tous myopes, continuent leur exercice habituel, et ils crachent tout tranquillement sur la vitre nouvelle. Je me permets de leur faire observer qu'une maison comme la nôtre requiert beaucoup de propreté.

“ — C'est bien ! ” disent-ils.

Et ils crachent sur ma robe ou sur le parquet.

A une nouvelle réprimade, ils répondent :

“ — Ma Sœur, nous serons dorénavant très propres.”

En effet maintenant, il n’y a plus de crachats sur les carreaux, ni sur le parquet. Ils ouvrent tranquillement la manche droite de leur longue robe et ils crachent dedans, et joyeux ils viennent nous dire :

“ — Voyez, mes Sœurs, que je ne suis plus sale, voyez mon crachat dans ma manche.”

\* \* \*

Voilà les pauvres malades que nous avons à traiter. Nous sommes heureux, parce qu’à notre contact, ces hommes qui, il y quelques années, auraient facilement pour chassé le chrétien comme une bête immonde, commencent à comprendre que nous ne leur voulons que du bien. Un temps, assez long encore, se passera avant qu’ils se soient dépouillés de tous leurs préjugés ; mais, après le temps de la sèmençe, temps pénible et souvent décourageant, il y aura la récolte, et une récolte superbe.

Un jour, nous trouvâmes dans une cabane, un petit cadavre étendu à terre et entouré de quelques femmes en proie à la tristesse...

“ — C’est fini, me dis-je ; il n’y a plus rien à faire.

Je m’approche du petit corps, il avait les pieds froids. Mais je ne perds pas courage, je mets la main sur son cœur, j’en sens les pulsations... Ce petit voleur de paradis doit être maintenant en pleine possession de la vue de Dieu, car il n’attendait que notre visite pour s’élancer de cette terre au séjour des Bienheureux !

Je termine en vous disant que nous dépensons à peu près cinq cents francs de remèdes chaque année. C’est un chiffre bien minime pour le nombre des malades soignés. Si nous voulions leur donner des pansements comme en Europe, rien qu’en linge, charpie, bandelettes, etc., nous irions bien au-delà de ce chiffre. Mais, nous avons pour nous les prières, la charité et l’héroïsme de nos charitables dames de France ; nous avons pour nous la France catholique qui nous viendra en aide, et les pauvres Egyptiens diront encore bien longtemps : “ Oh ! les Français ! ! ! ”

# SAINTE URSULE.

---

## I

Vers l'an 440, au pays de Cornouailles, dans l'île de Bretagne, il y avait un chef puissant et chrétien. Dès les premières années du siècle, le faible empereur Honorius, qui tremblait à Rome, avait rappelé près de lui les légions, abandonnant ainsi ces îles, extrémité de son trop vaste empire. Depuis la conquête de César, le peuple Breton avait subi l'envahisseur qui lui prenait ses hommes pour les jeter dans ses armées et l'écrasait de ses impôts ; mais aucune des races, si différentes pourtant, des insulaires, ne s'était assimilée ni aux mœurs, ni à la langue des vainqueurs.

Ces peuples, brusquement libres, revinrent aussitôt à leurs anciennes coutumes, effaçant de leur mémoire le passage des étrangers. On se groupa par familles, par tribus, par nations ; chaque homme, apportant sa généalogie soigneusement conservée, prit place dans le canton de ses ancêtres, car nul ne possédait légitimement une partie du sol s'il n'était membre de la grande famille occupée par ce canton. Les descendants des anciens chefs se montrèrent, et reprirent partout les commandements que leurs pères avaient exercés. C'est ainsi que Dionet avait été proclamé roi du grand pays de Cornouailles.

Mais on vit bientôt que si longue qu'eût été la domination étrangère, elle n'avait étouffé ni la rivalité des tribus ni les haines des races ; elles se réveillèrent aussi vivaces, aussi terribles. Au Nord, les Scots et les Pictes, toujours ennemis, oublièrent leurs querelles lorsque, ensemble ils franchissaient la Clyde et se jetèrent en dévastateurs sur les peuples du midi ; et ceux-ci, unis à leur tour par le danger, résistèrent, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus.

La fraternité prêchée par l'Évangile n'avait pas eu d'écho chez ces peuples à l'instinct batailleur ; on n'immolait plus de victimes humaines, peut-être rencontrait-on moins de férocité dans les combattants qu'au temps de l'idolâtrie ; mais le barbare restait dans le néophyte d'une religion de charité qu'il ne pouvait encore comprendre. Et puis, en ce temps-là, l'orgueil d'un homme jetait le trouble dans cette religion ; cet homme se nommait Pélage ; sa voix sacrilège s'était tout à coup élevée, propageant un schisme dans cette île où de hardis confesseurs avaient apporté la vérité. En 432, la mort avait glacé les lèvres d'où s'échappaient les doctrines inspirées par les anges rebelles, mais les erreurs jetées par lui menaçaient d'étouffer, ainsi que fait l'ivraie, la bonne semence de la pure doctrine.

Alors partit de Gaule un apôtre, saint Germain, quittant son évêché d'Auxerre, pour venir, soldat du Christ, combattre et vaincre l'hérésie ; et Dieu permit que celui qu'il avait envoyé pour sauver les âmes, devint en même temps un général inespéré pour les Bretons, en repoussant l'invasion des Pictes, plus dévastatrice que ne l'avait été celle des Romains. Ceux-ci, en quittant la Bretagne, avaient laissé debout les hautes murailles et les châteaux-forts, élevés par eux et aussi la science de la guerre. Ces châteaux devinrent les remparts dans les luttes intestines en même temps qu'ils excitèrent les jalousies entre les peuples.

Dionet occupait au pays de Cornouailles l'ancien donjon du gouverneur romain, vaste demeure servant au roi, à ses serviteurs et à ses hommes d'armes, jetée au milieu d'un marais qui défendait l'approche de ses murs, car il fallait bien connaître les passages navigables pour conduire, sans s'embourber dans les vases, les barques d'osier à travers la forêt de joncs qu'entrelaçaient les vents. Quatre tours hautes et faisant observatoire, flanquaient l'enceinte carrée de cette ville de guerre dont le roi occupait le centre. Son palais, si l'on peut l'appeler ainsi, rappelait la forme et la distribution des maisons romaines ; colonnes soutenant un péristyle, salle carrée où se donnait les festins et les fêtes ; seulement, les ouvertures, très rares, étaient le plus souvent, jour et nuit, soigneusement fermées ; des lampes brûlaient

partout; les Romains transplantés sous ce ciel gris chargé de brouillards, n'y trouvait plus le gai soleil de l'Italie. Autour du palais, des maisons en terre et en bois, plutôt des huttes, avaient abrité des centurions, des chefs de légions, et l'on eût été surpris en y rencontrant des meubles riches, et artistiques, le luxe enfin de la capitale du monde apporté là, et dédaigneusement laissé au départ. Chez le roi, ce luxe d'un ameublement qui rappelait le raffinement de volupté de Rome en décadence, contrastait avec les habitudes sévères d'un christianisme rigoureusement pratiqué et les mœurs restées un peu barbares d'un roi aux instincts guerriers. Aussi était-ce la chapelle, qui servait d'église pour tous les fidèles, qu'on avait le plus ornée avec les lampes d'or et les chaises curules. La fille du roi, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, l'avait voulu. Elle se nommait Ursule. Un prêtre Gaulois venu de l'Armorique au temps de sa naissance, avait été appelé pour verser sur son front l'eau du baptême, et depuis, prêchant toujours la vérité pure, luttant contre la diabolique parole du moine Pélage, il avait vieilli, abrité et défendu par la demeure royale, inspirant à Ursule, avec le mépris des grandeurs que lui assurait sa naissance, l'unique désir d'échanger les vanités d'un royaume terrestre, pour les splendeurs de l'éternel royaume du Dieu crucifié.

Que de fois, pendant les jours de son adolescence, n'avait-elle pas vu son père s'armer en guerre et courir avec ses hommes d'armes au-devant des Pictes ou des Scots, dont la nuit, le ciel, rougi par l'incendie, signalait la terrible invasion ! Et lorsqu'il revenait quelque fois vainqueur, souvent vaincu, fugitif, combien manquaient parmi les guerriers ! Alors elle avait vu dans l'église des femmes et des enfants prosternés ; elle avait entendu leurs sanglots, et tandis qu'elle se demandait : qu'est-ce donc que cette terre où ceux qui étaient hier ne sont plus aujourd'hui ? son âme se dégageait de plus en plus des choses de la vie, et s'idéalisait dans le rêve d'une infinie félicité.

Des filles des guerriers morts elle fit ses amies ; consolatrice d'abord, elle devint apôtre. Aux jours des fêtes chrétiennes, elle envoyait au pays d'alentour appeler toutes les orphelines

que les mêmes regrets groupaient sous la bannière de l'espérance céleste. C'est ainsi qu'elles se trouvaient plus de mille réunies dans le vieux donjon, un jour où saint Germain, défendant la doctrine du Christ contre le démon caché sous le froc du moine Pélage, apportait au roi, à sa fille, à cette phalange de vierges dont celle-ci avait encouragé la foi, la bénédiction qui devait les fortifier pour toutes les luttes.

Trop petite avait été l'église ; dans la salle d'armes, sur le péristyle ouvert, dans le préau de la cour d'honneur, guerriers et serviteurs, femmes, jeunes filles, enfants à genoux, les fronts courbés, venaient d'entendre, au milieu du silence, la voix du pieux évêque qui, élevant sur tous la Sainte-Hostie, bénissait au nom de la Sainte-Trinité, quand un cri, répété au sommet des quatre tours, le cri de guerre des sentinelles, résonna dans l'air comme le glas funèbre d'un tocsin d'alarme. La foule a relevé la tête et regarde l'Hostie ; si le respect impose encore le silence, saint Germain voit l'anxiété des femmes et la fureur des guerriers, et sa voix enthousiaste et vibrante, cette voix qui a terrassé l'hérésie, retentit, rendant l'espérance, électrisant les courages.

“ Frères, s'écrie-t-il, tous avec moi, répétez ce mot qui dit toute la miséricorde de Dieu : *Alleluia* ! Qu'il soit le mot de ralliement, qu'il devienne le cri de guerre dans le combat. Lorsque j'aurai remis dans l'église le Corps du Sauveur sous le voile du tabernacle, vous me verrez au milieu de vous, prêtre et soldat ; et nous reviendrons bientôt ensemble chanter en vainqueurs ce chant de délivrance : *Alleluia* ! ”

Alors retentit comme une immense clameur ce mot unique : *Alleluia* ! L'évêque emporta l'Hostie ; la foule devint une mer agitée, les femmes cherchaient les maris et les pères, les guerriers demandaient leurs lances et leurs javelots. Les vierges amies d'Ursule, songeant à leurs chagrins passés, que réveillait le départ du roi, se pressaient autour d'elle, prêtes à s'unir à ses prières. Puis, sur le péristyle, les licteurs, que les rois avaient conservés de la coutume romaine, annonçaient le chef suprême, et Dionet parut casque en tête et bientôt à ses côtés l'évêque. Le roi dit : “ Femmes, retournez à vos travaux, et que les pleurs

n'amollissent pas les cœurs." Ursule, donnant l'exemple, se retira dans la chapelle avec ses amies les plus chères et bientôt, dans la salle comme dans le préau, on ne vit plus que des guerriers : l'évêque, les ayant bénis commanda que, par petits groupes, ils allassent recruter les plus hardis parmi les Bretons de la campagne, puis que chaque troupe, avec la ruse du renard, traversant les marais et les bois qui dissimuleraient leur marche, se trouvât sur le sommet des montagnes, près d'un défilé qui semble comme un anneau brisé de la grande chaîne. Lui-même, avec le roi, les aura précédés. Chaque troupe, chaque homme qui, au cri des sentinelles, répondra : *Alleluia!* sera reconnu pour frère.

Aussitôt, ce fut comme une fourmilière d'hommes, allant à leurs demeures, s'agitant sans bruit ; traînant aux portes les barques d'osiers que devaient diriger les vieillards. Et quand la dernière, emportant l'évêque et le roi, ne fit plus entendre le clapotement sourd de l'eau agitée, Ursule jura d'aller à Rome remercier le ciel sur le tombeau de saint Pierre, si, après la victoire, son père revenait sans blessure. A ce vœu, s'associèrent ses compagnes et, dès ce moment, la confiance dans le succès chassant de leur esprit toute alarme, on les vit, comme aux jours de fête, chanter les cantiques joyeux. Et pourtant, l'ennemi était proche, et les vieillards conducteurs des barques restaient les seuls défenseurs des murailles qui les abritaient.

Saint-Germain ne doutait pas de la victoire. Il était venu pour arracher le peuple breton des mains hérétiques d'un moine pervers ; il savait que, s'il le délivrait, avec l'aide de Dieu, de ses ennemis du Nord, tous reconnaîtraient en lui l'apôtre de la vérité. Il se sentait inspiré par cette puissance surnaturelle qui ne trompe jamais. Arrivé au lieu fixé pour le rendez-vous, il attendit qu'il eût réuni les guerriers ; alors les ayant cachés à l'extrémité nord du défilé, il fit partir des bergers, qui, poussant leurs troupeaux devant eux vers le Midi, devaient rencontrer l'armée des Scots et des Pictes ; ils leur diraient que les Bretons, usant de représailles, avaient traversé les montagnes et s'apprêtaient à franchir la Clyde. Ainsi qu'il l'avait prévu, l'ennemi, arrêtant sa marche en avant, revint pour défendre ses foyers menacés, et, sans

soupponner l'embûche, s'engagea dans les défilés. Alors l'évêque qui, d'un pic escarpé, observait, poussa le cri de guerre : *Alleluia* ! Et aussitôt, de l'obscurité de tous les rochers, de la profondeur de toutes les crevasses, ce cri résonna comme un bruit de tempête. Devant lui, l'ennemi rencontrait la grêle des javelots, derrière, le fer acéré des piques ; il mourait en avançant et tombait aussi en reculant. Et à travers les hurlements de colère et de rage, s'élevait toujours plus joyeux le chant de triomphe : *Alleluia* ! Quand la nuit s'étendit comme un voile sur ce carnage, on n'entendait plus répété par les échos, que l'*Alleluia* étouffant les dernières plaintes des mourants.

Cette victoire qui a gardé dans l'histoire le nom de *bataille de l'Alleluia*, sauva pour un temps les Bretons des ravages de leurs voisins du Nord ; pourtant, le jour était proche où ils rechercheraient près des Saxons un secours plus humiliant qu'une défaite. Mais, tout à la joie du succès, on ne pouvait prévoir l'avenir. Dionet rentrait dans son palais acclamé et avec l'auréole d'une gloire qu'il devait à l'évêque. Pouvait-il ne pas approuver le vœu d'Ursule et de ses compagnes !

Pourtant n'était-ce pas un long et périlleux voyage ? Traverser la Gaule que ravageaient les Huns, il n'y fallait point songer ; on décida que trois vaisseaux conduiraient ce royal pèlerinage jusqu'à l'embouchure du Rhin, et que des barques, remontant le fleuve, iraient aussi loin qu'en décideraient les circonstances et les saints évêques ou prêtres dont on devait attendre la protection.

Dionet, entouré d'hommes d'armes, accompagna jusqu'au bord de la mer cette virginale armée, marchant, sans le savoir, sous la conduite de sa fille, à la gloire du martyr.

(A suivre).

# PATATI-PATATA.

## I

### CHAPITRE NÉCESSAIRE, MAIS FORT PEU INTÉRESSANT

L'histoire que je vais raconter se passe dans un pays encore peu connu, les îles Basses de la Polynésie. Ces îles comprennent l'archipel de la mer Mauvaise et l'archipel Dangereux; elles sont entourées de récifs de corail qui en rendent l'abord difficile, et elles sont très peu élevées au-dessus du niveau de la mer: c'est ce qui les a fait appeler *îles Basses*.

Vers la fin du dix-huitième siècle, des colonies d'Européens s'établirent en Océanie et cette cinquième partie du monde prit une importance qui augmente sans cesse. Les Anglais occupent une partie de la Nouvelle-Hollande ou Australie, dont la province de Victoria possède des terrains aurifères d'une richesse immense. On trouve aussi de l'or dans la Nouvelle-Galles et dans l'Australie méridionale, dont la capitale est Adélaïde. Les principales îles indépendantes sont: la Notasie, le groupe de la Nouvelle-Guinée ou Papouasie, l'archipel de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, les îles Salomon, l'archipel de la Pérouse et les Nouvelles-Hébrides; en Micronésie, l'archipel de Magellan, les Palaos, les Carolines, les Mulgraves et les Kingsmill; enfin dans la Polynésie, les îles Sandwich, les îles des Navigateurs, les îles Fidji, les îles Tonga et les îles Basses, dont la plupart sont encore désertes.

Une de ces dernières, que nous nommerons l'île de la Croix, est habitée, depuis près d'un siècle, par une population composée de Français, d'Irlandais, de Portugais, d'Espagnols, d'Italiens, de Hollandais, venus d'Europe dans l'espoir de faire fortune, ou échappés des possessions européennes de l'Océanie pour des motifs qu'il serait inutile

d'approfondir : l'examen de conscience est toujours pénible quand on le fait pour son propre compte ; quand le prochain s'en mêle, c'est un exercice atroce. Ne commençons pas notre histoire par une atrocité.

Les nouveaux habitants de l'île Basse étaient donc ce qu'ils étaient ; la suite de ce récit montrera ce qu'ils devinrent.

Quant au nom d'île de la Croix, il fut donné au pays par un Irlandais catholique qui aborda le premier au milieu des récifs après avoir vu son bateau mis en pièces par les lames furieuses. Pendant une horrible tempête qui avait englouti le navire qui devait le porter aux îles Sandwich, il s'était jeté dans un canot, et après avoir erré plusieurs jours sur les flots, il avait fini par prendre terre. Dès que son pied s'arrêta sur le rivage, il fit un grand signe de croix et il donna à l'île le nom de *isle of the Cross*. Pendant des mois, il parcourut les forêts splendides, se nourrissant de fruits délicieux et admirant ce pays incomparable. La solitude seule l'attristait, il rêvait de revoir ses semblables, et dans l'espoir que quelque bateau passerait en vue de son île, il fixa au bout d'un arbre très élevé une partie de ses vêtements. Ce signal fut enfin aperçu par un navire français. Le capitaine recueillit le naufragé et le mena aux îles Marquises.

Mais l'Irlandais, qui trouvait la vie monotone pendant qu'il respirait l'air pur de son île et en mangeait les fruits savoureux, ne parla plus que de " ce beau pays " dès qu'il en fut séparé par quelques centaines de milles. Les arbres, dans son imagination, prenaient des proportions gigantesques ; les oiseaux avaient un plumage extraordinaire et une voix d'une douceur infinie ; les fruits devenaient aussi énormes que parfumés ; les récifs de corail, qui avaient failli mettre son corps en compote, lui paraissaient d'une poésie absolument ineffable. Cette île devint bientôt un véritable paradis, une terre digne des anges, une espèce de petit ciel descendu au milieu des flots et s'y baignant sans enfoncer. Au bout de quelques mois, les Européens des îles Marquises rêvaient tous de partir pour l'île de la Croix ; les Espagnols en écrivirent à leurs amis des Philippines ; les Hollandais, à leurs correspondants de Java, de Sumatra et de Bornéo ; les

Anglais, à leurs connaissances de Sydney, de Melbourne, d'Adelaïde, de Hobart-Town, de la Nouvelle-Zélande ; en un mot, l'île de la Croix fut bientôt dans toutes les bouches, dans toutes les lettres, dans tous les journaux et surtout dans tous les cœurs. Une compagnie se forma pour aller visiter ce pays merveilleux ; l'Irlandais fut nommé directeur de l'expédition, on affréta plusieurs navires, et de tous les points de l'Océanie arrivèrent à la fameuse île Basse des marchands, des mineurs, des agriculteurs, des ouvriers de tous métiers, et un nombre plus considérable de gens n'ayant rien à faire, ne sachant rien faire et ne voulant rien faire que s'amuser et dépenser de l'argent comme les autres rêvaient d'en amasser.

Au début, les tiraillements ne manquèrent pas dans cette société composée d'éléments hétérogènes n'ayant d'autre lien que le désir de faire fortune ou de se distraire : on se disputa pour le terrain, pour les arbres, pour les sources d'eau ; puis on se colleta, et enfin on se tua sans façon attendu que l'île n'avait encore ni commissaires ni police, ni juges de paix, ni tribunal d'aucune sorte.

Heureusement il y avait parmi ces hommes venus là de tous les points de l'horizon des chrétiens résolus à garder leur foi et à faire respecter l'humanité. Les catholiques irlandais, français, italiens, espagnols, portugais se réunirent pour prier Dieu, puis ils se communiquèrent leurs impressions. On nomma d'abord des arbitres pour juger les différends, et tous s'engagèrent à se soumettre à la décision de ces prud'hommes choisis avec soin parmi les diverses nationalités. Quelques insensés sans foi ni loi essayèrent de lutter contre ce premier arrangement, il y eut des rixes, des meetings, des protestations : les catholiques tinrent bon, ne forçant personne à entrer dans leur société, mais se soutenant les uns les autres contre les entreprises des fous et des méchants. Ceux-ci finirent par se fatiguer de leur isolement ; l'un après l'autre ils demandèrent à être reçus dans la communauté, et au bout de quelques mois, l'ordre s'établit et chacun put s'occuper en toute liberté et sécurité des travaux conformes à ses goûts ou à ses besoins. L'année suivante, des missionnaires vinrent s'établir dans l'île de la

Croix. Une église fut construite au centre de la partie choisie pour former la première ville ; puis on pénétra dans l'intérieur, et partout s'élevèrent des chapelles, des fermes-modèles pour les enfants, enfin des orphelinats, des hôpitaux, des écoles et tous les établissements nécessaires à une population chrétienne avide de civilisation véritable.

A mesure que le commerce se développait, les habitants sentaient de plus en plus le besoin d'une autorité centrale, capable de diriger les efforts individuels, d'encourager les bons, de soutenir les faibles et de punir ceux dont la conduite était dangereuse pour le bien général. Il y eut d'abord des espèces de municipalités chargées des intérêts locaux, puis on nomma une commission, dont les membres devaient parcourir le pays entier avec plein pouvoir de faire des règlements, sauf ensuite à faire ratifier leurs décisions par tous les délégués réunis. Enfin, après bien des essais et des tâtonnements, l'île de la Croix se constitua en république chrétienne et catholique ; les pères de famille élurent des députés pour représenter les intérêts des villes et des villages, les députés choisirent un Président, celui-ci s'entoura de ministres éclairés et connus par leur intégrité, et le nouveau gouvernement se mit à fonctionner à la satisfaction générale, comme une belle machine neuve et bien huilée. Le Président respectait ses ministres, ceux-ci écoutaient les avis des députés, lesquels n'avaient en vue que le bien commun d'abord, et ensuite les intérêts justes et raisonnables de leurs commettants ; le peuple aimait le gouvernement, qu'il savait honnête et incapable de trahir ceux qui lui avaient confié le soin de les protéger ; en un mot, cette république lointaine devint digne de ses sœurs d'Europe et d'Amérique, et les chauvins de l'île allaient jusqu'à dire, dans l'intimité, que leur petite perle océanique était, en somme, d'une plus belle eau que les grandes huîtres de la Méditerranée et de l'Atlantique.

Laissons cet heureux pays jouir de sa belle constitution, et allons faire connaissance avec les aimables héros de cette histoire merveilleuse.

II

TOULON.—LE FOUROYANT.—LE COMMANDANT DELMIR ET SA  
FAMILLE.—CONSEILS PATERNELS.—SÉPARATION.

Nous sommes loin de la Polynésie. Le beau soleil de Provence brille de son éclat un peu trop vif sur les grands vaisseaux de la rade de Toulon. Sur le port règne cette animation méridionale qui fait tourner la tête aux gens du Nord ; on s'appelle, on se dispute, on se fait des compliments ou des confidences à peu près comme les Parisiens, les Vendéens ou les Bretons crieraient : Au feu ! tout le monde paraît s'adresser à tout le monde : la voix des portefaix croise les cris des marchandes de poissons ; les chants des gamins se mêlent aux " gare là-bas " des conducteurs de tramways ; les fenêtres apostrophent la rue, la rue interpelle les fenêtres ; le long du quai, les passants parlent aux matelots appuyés sur les bastingages des navires en vacances ; ceux-ci parlent à la foule comme s'ils n'y avaient que des cousins ou des cousines... le bruit monte, descend, s'allonge, se condense, rit, se fâche, remplit l'air et circule sur l'eau. Dans le port de Marseille, les navires ont un air avenant qui invite à monter sur le pont ; on sent que ces grosses masses ne sont, au fond, que des magasins pleins d'honnêtes marchandises. A Toulon, c'est autre chose : frégates, corvettes, avisos, goëlettes, canonnières, toutes machines dangereuses, toujours prêtes à lancer du feu et du fer et à jeter à l'eau ou dans l'air le bourgeois qui passe là-bas en fumant sa pipe ou son cigare. Tous ces vaisseaux, grands et petits, semblent une famille de dogues qui ne demandent qu'à sortir de leur niche immense creusée en forme de rade dans la grande baie, pour aller reconnaître les voyageurs qui se rendent par mer au grand bazar marseillais. Dogues bien tenus d'ailleurs, gras et luisants, aux crocs blancs comme neige, aux oreilles artistement brossées, mais dogues pourtant, dont les gros yeux en sabords disent clairement : Ohé ! là-bas, passez au large !

Ce jour-là, un *dogue* rentrait au logis. Le *Foudroyant* glissait doucement au milieu de ses grands frères et de ses petites sœurs, toutes ses voiles carguées, comme un bon homme qui plie son pardessus en rentrant chez lui, et sa machine sifflotant en ayant l'air de dire : enfin nous y voilà ! Parvenu au mouillage désigné, la chaîne de l'ancre se déroula, les gros anneaux se heurtant joyeusement comme pour applaudir l'heureuse arrivée du grand vaisseau, et à l'instant même une nuée de petites embarcations se dirigea vers le nouveau venu. Sur un petit canot, conduit par un vieux marin, trois jeunes gens agitaient leurs chapeaux en criant : " Papa ! papa ! bonjour, papa ! " Le commandant du *Foudroyant* les regardait venir en souriant, et quand le canot fut près de l'échelle, il s'élança vers la travée et en un clin d'œil ses trois fils furent dans ses bras. Le voyage avait duré trois ans ; l'heureux père était ravi de retrouver ces jeunes gens grandis et pleins de vie ; il les fit entrer dans sa cabine, demanda des nouvelles de sa femme et de sa famille, puis laissant le commandement au second, il descendit avec eux, donna au vieux matelot une chaleureuse poignée de main, et abordant à la pointe du port la plus rapprochée du Marché, ils prirent terre et se rendirent au pas accéléré à la jolie maison si longtemps veuve de son chef, dont les fenêtres vertes venaient de s'ouvrir comme pour voir plus tôt celui que leurs yeux fermés avaient tant pleuré depuis trois ans.

Le commandant Delmire était un homme d'une haute intelligence et d'un courage que rien ne pouvait ébranler ni même étonner. C'était un chrétien toujours prêt à défendre sa foi comme à mourir pour son drapeau. Pendant ses longs voyages, il s'occupait d'études scientifiques, se tenait au courant de toutes les découvertes de la science moderne et s'entretenait chaque jour avec ses officiers des idées profondes que sa foi lui suggérait à mesure qu'il étudiait la nature, qu'il appelait le livre de messe des âmes pures. Il avait pour l'Eglise catholique, apostolique et romaine, un amour d'enfant et un respect de vrai philosophe et de théologien parfait. L'Écriture sainte faisait ses délices : il éprouvait une joie toujours nouvelle à noter l'admirable

harmonie de la vraie science avec les révélations faites par Dieu à l'homme qu'il a créé, pour lequel il a voulu s'incarner et mourir, qu'il veut, dans son amour infini, combler d'un bonheur sans mesure et sans terme. A Dieu, il disait : Je crois ; aux hommes il pouvait dire : Je sais. Sa foi éclairait sa raison, celle-ci brillait de l'incomparable éclat du grand *credo* catholique, et quand un demi-savant lui disait : "Je ne comprends pas !" il répondait fièrement : "Moi non plus, mais je vois." Et il voyait en effet ; il voyait Dieu au firmament, Dieu au fond des eaux, Dieu sur la terre, Dieu dans les âmes, Dieu dans son grand cœur illuminé comme le ciel, profond comme l'océan, immense comme le monde, doux comme la charité. Sa piété n'avait rien de mesquin—le vrai chrétien est toujours grand—il priait sans crainte, commandait sans orgueil. Quand il fallait punir, il disait au coupable : "Tu te damnes, mon ami !" et il citait le catéchisme. Une fois aux fers, le matelot pensait à sa mère et à sa première communion : le plus souvent il devenait meilleur. A terre, le commandant Delmire était l'ange de son quartier. Il communiait souvent, toujours en grand costume, comme il convient à la table du Roi. On le savait humble et modeste : chacun comprenait que ses galons et ses épaulettes étaient un hommage à Jésus-Christ, et les plus lâches disaient : "C'est un brave." A la vue du commandant sans peur et sans reproche, l'ouvrier timide n'osait plus se cacher pour faire le signe de la croix, les petits marchands prenaient de l'eau bénite sans respect humain, et les marins de la paroisse, à la vue du bel officier, disaient entre eux : "C'est un crâne !" les bonnes femmes ajoutaient : "Parlez-moi de ça !"

Mme Delmire n'était pas moins pieuse que son mari : elle était née en Bretagne, mais sa famille étant venue s'établir à Toulon lorsqu'elle n'avait qu'une dizaine d'années, elle était devenue plus Provençale que Bretonne, n'ayant conservé de son origine qu'une fermeté de caractère et un calme que la vivacité méridionale n'avait jamais pu ébranler. Gaston, son fils aîné, avait hérité de cette énergie tranquille qui étonne les Provençaux, sans les convaincre que le bronze vaille le feu, attendu que le feu seul parvient à fondre le

bronze. Il allait avoir vingt ans et il venait d'entrer à l'École navale de Brest, ayant terminé ses études au grand collège des RR. PP. Maristes de la Seyne l'année précédente. M. et Mme Delmire avaient encore deux autres fils : Albert, âgé de dix-huit ans, Ernest, de dix-sept, et une fille, Henriette, qui n'avait que quinze ans. Les trois fils avaient été élevés au même collège, jamais ils ne s'étaient séparés. Mais ils n'avaient pas les mêmes goûts : tandis que Gaston était, pour ainsi dire, né marin, Albert et Ernest avaient toujours rêvé d'être, le premier avocat, le second médecin, et ils se disposaient à partir ensemble pour Paris ; our y faire leurs études, l'un de droit, l'autre de médecine.

Le retour du commandant était toujours une fête pour sa famille ; cette fois la joie que tous éprouvaient à se retrouver ensemble était mêlée de tristesse à cause du prochain départ d'Albert et d'Ernest. Gaston lui-même n'avait obtenu que quelques jours de congé, de sorte que Mme Delmire allait bientôt se trouver seule avec sa fille, son mari devant partir bientôt pour une nouvelle campagne. Mais ce qui inquiétait le commandant plus que cette séparation nécessaire, c'était le caractère aventureux et téméraire de son fils Albert. Gaston était sérieux comme sa mère ; Ernest avait une foi calme et profonde comme son père ; quant à Albert, il était d'une légèreté désespérante qui le faisait se jeter tête baissée dans les entreprises les plus hasardeuses et se brûler comme un papillon à toutes les chandelles qu'il rencontrait. Tant qu'il ne s'était agi que de frasques de collège, on avait ri du jeune Don Quichotte et de ses coups de tête plus indiscrets que méchants. Mais une fois dans le monde, livré à lui-même au milieu d'une société corrompue et sceptique, le jeune étourdi serait-il de force à résister à l'entraînement, et l'exemple de son frère parviendrait-il à remplacer l'influence de sa mère qu'il avait toujours aimée avec passion ? Son cœur était encore pur, mais sa tête était pleine d'illusions qui seraient pour lui un danger de tous les instants. Toute idée nouvelle lui semblait bonne et excellente *a priori* ; avant de réfléchir il voulait voir ; il aimait mieux se repentir d'une sottise que de ne pas la faire ; quand il avait "manqué son coup," il riait et pensait que

tout était dit. Plus hardi que brave, son héroïsme consistait moins à mépriser le danger qu'à fermer les yeux pour ne le point voir. Esprit changeant et mal équilibré, il oubliait le passé et ne voyait dans le futur que la satisfaction immédiate de la lubie du moment. Jeune enfant, le jouet qu'il avait en main ne valait jamais celui qu'il rêvait d'avoir : il crevait son tambour pour obtenir une trompette, et dès que la trompette était achetée, il pleurait à chaudes larmes pour avoir autre chose. Parfois, cette autre chose était une tape maternelle, mais le plus souvent la mère cédait au nouveau caprice et l'enfant en venait à croire que, de tous les joujoux possibles, c'est toujours *l'autre* qui vaut mieux.

Quand le moment du départ fut venu pour les jeunes gens, M. Delmire prit à part Albert et son frère Ernest et leur donna les conseils les plus sages et les plus conformes à leur caractère respectif.

— Vous allez vous trouver tout à coup dans un monde nouveau, leur dit-il ; Paris est la ville des grandes tentations. Vous y trouverez des gens de trois sortes : les chrétiens, les impies et les brutes. Les impies sont des brutes en herbe ; les brutes, des impies mûrs et pourris. Tout chrétien qui tombe parmi les impies, finit tôt ou tard par rouler parmi les brutes. Mes enfants, ne vous étonnez pas de ce mot : l'homme est nécessairement fleur ou fumier, ou plutôt ange ou bête. Si un bœuf pouvait aimer Dieu, il vaudrait mille fois mieux que l'homme qui le blasphème et le nie. Croyez-moi, l'athée est plus bas que l'animal sans raison, de même que le vin gâté ne vaudra jamais un verre d'eau pure. Vous savez ces choses, mais il est bon que je vous les rappelle. Vous verrez des cadavres peints, des machines brillantes ; on vous dira : Ce sont des savants, des artistes, des philosophes... grattez le vernis, vous trouverez la pourriture. Ces beaux dehors cachent une immense tristesse qui mène au désespoir et au suicide ces hommes qui, croyant tout savoir, n'ont pas même appris à souffrir. L'athée ne sait pas souffrir ; pour un applaudissement il a vendu son âme, un mal de tête le fait pleurer, pour une colique il se tue. Tant que vous serez chrétiens vous serez forts : vous saurez mourir s'il le faut, parce que vous saurez

vivre aussi longtemps que Dieu voudra. Albert, tu es bon et ton cœur a besoin de tendresse. Aime Dieu et ton frère, mais défie-toi de ceux qui ne s'aiment qu'eux-mêmes. Ne faites rien sans vous consulter ; en toute chose, pensez à votre âme. Cela vous paraît facile à présent ; vous voulez rester chrétiens et l'impiété vous épouvante. Tant que vous serez purs, il en sera ainsi. Tout homme qui nie Dieu a de la boue dans l'âme ; l'athéisme est un tubercule qui ne pousse que dans la fange. Le jeune homme qui tombe peut se relever ; s'il en vient à aimer son péché, le tubercule se forme et la foi s'obscurcit.

Si jamais le *credo* vous paraît moins clair, regardez au dedans de vous, vous trouverez une tache. Avant de perdre Dieu il faut se perdre soi-même. Jamais un cœur pur ne nia le ciel ; on croit à Dieu tant que l'on lutte contre le mal ; une fois livré au mal on nie l'enfer qui doit punir le mal. Regardez l'impie au dedans, toujours vous le verrez gâté ; il se dit incrédule..... entr'ouvrez le manteau, vous trouverez la corruption. Quant à toi, Ernest, Dieu t'a donné un esprit calme et modéré ; en toute chose tu seras plus lent que ton frère et il vous arrivera de vous trouver en opposition à cause de cette différence de caractères : tu le trouveras trop ardent, il te trouvera trop retenu. Ta lenteur devra corriger sa fougue, et sa vivacité naturelle aiguillonnera ta timidité. Ne vous reprochez jamais vos défauts, mais profitez de vos qualités réciproques ; soyez frères en tout, partout et toujours. Vos études vous amèneront à avoir des amis différents : soyez-vous toujours l'un à l'autre l'ami par excellence. Que chacun de vous respecte son frère et le fasse respecter. Soyez bons et vous aurez des amis dignes de vous ; soyez chrétiens, et Dieu vous soutiendra et sera lui-même votre ineffable récompense.

M. Delmire, sa femme et sa fille accompagnèrent les trois jeunes gens jusqu'à Marseille. Puis il fallut se séparer. Gaston retourna à Brest, Albert et Ernest se rendirent à Paris, le commandant, Mme Delmire et Henriette revinrent à Toulon. La semaine suivante, le *Foudroyant* reprit la mer et la famille se trouva de nouveau séparée, comme le sont, le plus souvent, les familles de marins.

III

M. ET M<sup>me</sup> MONDELET.—LES DEUX FRÈRES.—ANGE ET DÉMON.—  
ORGIE.—SÉPARATION.—DOULEUR FRATERNELLE.

M. Mondelet était plus parisien que français, plus concierge que parisien. Lorsqu'il n'était pas plus hêrit qu'une botte de gendarme, il rêvait de grandir, uniquement afin de pouvoir tirer le cordon de la loge de son père. Car les Mondelet étaient portiers de père en fils, et dès que Mondelet père sortait de sa loge dans une caisse de sapin, Mondelet fils était là pour ouvrir la porte aux locataires de sa maison comme si aucun accident ne fut arrivé à la famille.

Le Mondelet dont je parle était Mondelet père depuis plus de quarante ans ; Mordelet fils attendait son tour en faisant des caisses chez un entrepreneur de déménagement.

A quoi bon faire le portrait de Mondelet ? Il était portier et ressemblait à tous les portiers. Tablier bleu, bonnet de velours, pantoufles plates pour ne pas rayer le parquet, un peu de philosophie, énormément de discrétion et un journal pour se tenir au courant des accidents de la veille. Le trait le plus remarquable de M. Mondelet était sans contredit M<sup>me</sup> Mondelet. Parisienne comme son mari, portière comme il était portier, passionnée pour *son immeuble*, d'une politesse passée de mode comme son châle et ses tire-bouchons, elle avait de plus que son mari un flair admirable pour distinguer les locataires sûrs de ceux qui risquaient de lever le pied en oubliant les petits comptes. Aussi le propriétaire de la maison n'acceptait-il personne sans lui dire : "Voyez M<sup>me</sup> Mondelet," ce qui signifiait : "Il faut que M<sup>me</sup> Mondelet vous voie." Quand madame était satisfaite, l'affaire allait sur des roulettes ; sinon, le postulant était prié de chercher ailleurs.

Depuis quelques jours M<sup>me</sup> Mondelet était sombre et négligeait ses tire-bouchons. "Je te l'avais dit," répétait-elle, de quart d'heure en quart d'heure à son mari plongé dans la chronique locale. "Je te l'avais dit, c'est un mauvais drôle et un jeune homme sans cervelle."

- Comment sans cervelle ! il va être avocat.
- Tu vois bien !
- Quest-ce que je vois ?
- Ton père n'aurait jamais reçu un avocat dans l'immeuble.
- Est-ce que tous les avocats sont des diables, Louise, voyons ?
- Ils en sont les meilleurs amis. Un homme qui se fait payer pour mentir est toujours capable de mentir pour ne pas payer.
- S'il ne paye pas, son frère paiera pour lui.
- C'est vrai, mais la maison sera déshonorée par ces gamins qui ne savent que jouer, boire et hurler.
- En as-tu parlé à M. Ernest ?
- Pas encore ; le pauvre garçon a honte de la conduite de son frère ; ils finiront par se séparer, tu verras.
- Dame, tant mieux, ce tapage n'est pas respectable.
- Je te l'avais bien dit !
- C'est sûr que je me suis mis le doigt dans l'œil un peu proprement ; mais la figure de M. Ernest est si douce ?
- C'est un saint.
- Tu vois bien !
- Mais M. Albert est un artiste et je te l'avais dit.
- Plusieurs milliers de millions de fois.
- Je n'ai pas fini.
- Moi non plus, je suis à la quatrième page. Chasse le diable et laisse-moi lire, veux-tu ?
- Mme Mondelet haussa les épaules et ouvrit la porte de la loge pour aller acheter du mou pour son chat.
- Au même instant on sonna ; elle ouvrit et se trouva nez à nez avec Albert Delmire.
- Bonjour, Madame Mondelet.
- Bonjour, Monsieur Albert ; nous parlions de vous, mon mari et moi.
- En bien ?
- Non, en mal.
- Ah ! mon Dieu ! Qu'ai-je fait ? je demande une enquête.
- Vous riez, mais monsieur votre frère a souvent l'air d'avoir pleuré, peut-être à cause de vous.

— Ne m'en parlez pas, mon frère devrait se faire portier : il prêche admirablement.

— Il serait peut-être mieux dans une loge d'honnêtes gens que dans un appartement changé en bastringue. Avez-vous une mère, Monsieur Delmire ? Si elle vit encore, je la plains.

Et, sur ce trait, la bonne vieille sortit comme une reine dont l'audience est terminée.

Albert s'élança dans l'escalier en sifflottant *la fille de Mme Angot*.

Arrivé au troisième étage, il frappa à une porte en criant : Holà, capucin !

Ernest ouvrit aussitôt.

— Grande nouvelle, dit Albert, se jetant dans un fauteuil et mettant les pieds sur la table.

— Quelle nouvelle ? demanda son frère.

— Ce soir, avec la permission de M. le maire et malgré la mauvaise humeur de Mme Mondelet, grande représentation musicale, avec bal, liqueurs *ad libitum*, chansonnettes ébouriffantes, histoires épatantes, parties de cartes abracadabrantes ; toute la troupe donnera : nous serons dix... on demande du punch pour trente ; tu vois que mes amis se rangent.

— Albert...

— Un petit sermon ? allons, marche.

— Non, Albert, je n'ai plus rien à dire, mais il me reste quelque chose à faire. Ces orgies abominables me révoltent et nous déshonorent ; les hommes que tu appelles tes amis sont des libertins dont la vue seule me soulève le cœur. Il faut que tu choisisses entre eux et ton frère. Albert, me diras-tu de m'en aller ?

— Moi ? pas du tout. Seulement, si tu voulais être plus gai.....

— Être gai quand je te vois traîner dans le ruisseau le nom de notre père ! Non, Albert, je ne puis être heureux avec la vie que tu mènes.

— Alors va-t-en. De fait, un médecin doit être sérieux. Où vas-tu percher ?

Voilà où en étaient les deux frères après une année de

séjour à Paris. Ernest était resté ce qu'il était en quittant son père et sa mère. Il suivait les cours de l'École de médecine, étudiant avec ardeur et conservant avec soin le trésor de la foi au milieu des tentations de la grande ville et des déclamations insensées de la fausse science qui nie Dieu comme l'aveugle nie la lumière, qui se moque de la vertu parce qu'elle a perdu l'innocence, qui se croit forte parce qu'elle a cessé de lutter, qui insulte les bons parce qu'elle préfère être mauvaise. Ernest avait juré de rester chrétien, et chaque jour son âme devenait plus forte parce que chaque jour son cœur devenait plus humble. Loin de lui cacher Dieu, la science le lui montrait de plus en plus clairement. La foi est un télescope puissant que le païen ne possède pas encore et que l'impie a brisé scettement. Par le tuyau vide, il regarde, et parce qu'il ne voit plus rien, il dit que Dieu n'existe plus. La forte lentille du chrétien lui fait voir Celui que la Science lui avait fait soupçonner, et c'est pourquoi, tandis que le demi-savant dit dans son cœur : " Il n'y a pas de Dieu," le savant véritable s'écrie joyeusement : " Je vois les cieyx ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ! "

Pendant quelques mois Albert avait suivi l'exemple de son frère. Installés dans le modeste appartement où nous venons de les retrouver, ils avaient continué la vie de collège, se suffisant l'un à l'autre, se communiquant leurs joies et leurs peines, écrivant à leur mère, à leur père et à leur frère Gaston de longues lettres pleines d'affection et de franche gaieté. Puis la nature volage d'Albert se fatigua de cette existence paisible ; il se lia avec quelques jeunes gens légers comme lui, se laissa entraîner par leurs exemples à des actes que sa conscience lui reprochait d'abord, mais auxquels il s'habitua bien vite, et enfin quand il eut perdu l'amour de la vertu, il sentit le besoin de souiller son esprit comme il avait souillé son cœur, et le jour vint où il dit à son frère : " Ernest, je ne crois plus qu'à l'Humanité." Dès qu'il eut tâté de la boue, ce pauvre enfant rêva de réformer le monde. Il ne parla plus que de décadence et de corruption sociale, d'esprit nouveau et de science avancée, de lois caduques et de régénération nécessaire. Autour de

sa table d'étudiant, couverte de bouteilles, de cartes et de dominos, quelques débauchés venaient chaque soir s'entretenir des besoins de la société. Avant de rouler sur le tapis ils faisaient des plans pour relever leur patrie chancelante. Ces grands réformateurs, incapables de passer leurs examens, savaient exactement ce qu'il fallait pour que tout allât bien.

Dans sa petite chambre, Ernest s'efforçait de travailler ; mais les blasphèmes de ces jeunes impies, la corruption de son malheureux frère, les lettres désolées qu'il recevait de sa mère lui brisaient le cœur et faisaient de sa vie un martyre quotidien. Plusieurs fois il avait essayé de sauver Albert en éloignant de lui les misérables qui abusaient de son inexpérience et de l'enthousiasme de sa nature portée aux utopies ; il avait prié, raisonné, menacé, mais les jeunes avocats de l'avenir s'étaient moqués du petit médecin en herbe, et Albert lui-même lui avait dit brutalement de se mêler de ses affaires et de garder ses homélies pour ses amis les sacristains. Enfin la position était devenue intolérable, et Ernest avait résolu de s'éloigner de cette tabagie abominable.

Cette nuit-là, M. et Mme Mondelet se crurent au bal Mabille ou dans une gargotte de matelots en congé.

Chaque fois que le bruit devenait plus violent Mme Mondelet murmurait : " Je te l'avais bien dit ! " Au point du jour, la pauvre femme se rendit chez le propriétaire et lui déclara que, s'il tenait à conserver son immeuble, il devait se hâter d'en éloigner la bande de diabolins enragés en train de le démolir. Le bourgeois, effrayé de cette perspective, lui donna carte blanche, et une heure plus tard, un billet doux, signé : Mondelet, annonçait aux deux frères que, le terme étant expiré depuis deux jours, " ces messieurs étaient priés de chercher un autre logement plus en rapport avec les goûts de M. Albert." Dans le cas, cependant, où M. Ernest consentirait à garder l'appartement pour lui seul, le propriétaire serait heureux de conserver un locataire si respectable.

Albert comprit ce que cela voulait dire.

— Reste, dit-il à son frère ; ta sagesse est à la hauteur de

la gravité des Mondelet. A un bandit comme moi il faut une caverne, c'est évident.

—Change de conduite, Albert, et je te suivrai. Songe à la douleur de maman quand elle apprendra que nous vivons à part l'un de l'autre. Allons, mon frère, un bon mouvement.

—Trop tard ! nous ne suivons pas le même chemin : tu recules, j'avance ; tu es pour le passé, je suis pour l'avenir...

—Quel avenir, hélas ?

—Quel avenir, dis-tu ? Avenir de liberté, avenir de progrès, avenir de fraternité véritable, d'égalité absolue, de bonheur sans nuage, de civilisation comme le monde n'en a jamais connu.

—Est-ce l'orgie de cette nuit qui est ton idéal ?

—Eh ! monsieur, que parlez-vous d'orgie ? la bête travaille, l'homme s'amuse ; soyez bête, si cela vous plaît ; moi, je suis homme et je batifole, voilà !

Le soir, Ernest était seul, son frère était parti sans lui dire adieu, un commissionnaire était venu prendre ses hardes et les quelques meubles qui lui appartenaient, et tout ce que le pauvre jeune homme avait pu tirer de lui, c'était qu'Albert allait demeurer dans une ruelle derrière le Panthéon.

La nuit fut terrible ; ce cœur aimant ne pouvait se résigner à cette séparation cruelle ; il pensait à sa mère, que la perte de son fils allait peut-être tuer ; à Gaston, que l'inconduite d'Albert couvrirait de honte ; à son père, qui lui reprocherait de n'avoir pas assez veillé sur cette âme si chère. Le lendemain, il chercha à découvrir la demeure de son frère. Mais personne ne connaissait ce nom, et après une journée horrible, il rentra chez lui, brisé de fatigue et de douleur, et la nuit fut employée à écrire à sa famille ce qui s'était passé depuis qu'Albert avait quitté le chemin de l'honneur pour se livrer à une troupe d'amis dissolus et sans pudeur, jusqu'au moment de la terrible séparation.

III

M. BOSQUET ET SA FAMILLE.—HENRI PART POUR LA FRANCE.—  
PARIS.—RETOUR Á TOULON.—LETTRE D'ERNEST.—  
UN NOUVEAU FILS.

L'île de la Croix prospérait de plus en plus et sa population augmentait sans cesse sous l'œil de Dieu qui en était le seul roi véritable. Le bon Irlandais, après avoir été Président de cette république pendant près de vingt ans, était mort béni comme un bienfaiteur et pleuré comme un père. On acclama pour lui succéder son ami intime, un négociant français d'une intelligence remarquable et surtout d'une piété pratique dont l'influence était irrésistible. M. Bosquet était de Saint-Malo. Envoyé, tout jeune encore, aux îles Marquises comme représentant d'une maison de commerce, il rencontra l'Irlandais revenu de l'île de la Croix et, entraîné par son enthousiasme, il le suivit dans son expédition et se fixa dans le nouvel Eden qu'il regarda dès lors comme sa patrie. Il y fonda une maison de commerce qui devint, en peu de temps, la plus importante du pays. Ayant la même foi et les mêmes aspirations que son ami, il s'efforça de l'imiter en toutes choses et de faire régner Dieu dans sa maison comme l'Irlandais le faisait régner dans le pays. Tous ses employés étaient chrétiens comme lui et l'appelaient le petit président. Son nom fut bientôt connu dans toutes les villes de l'île ; tout le monde le regardait comme le successeur naturel de l'Irlandais, et quand celui-ci quitta la Croix pour l'Eternel Thabor, M. Bosquet fut, à l'unanimité de tout un peuple, proclamé président de la jeune république. Il confia sa maison de commerce à son premier employé, et, entouré de tous les représentants et d'une foule ivre de joie, il se rendit à la Grande-Maison, résidence ordinaire du chef de l'Etat.

Nous avons dit que M. Bosquet était chrétien et catholique. Elevé par une mère d'une foi que rien n'effrayait, il avait appris sur ses genoux à mettre Dieu au dessus de tout, à ne jamais rougir de Jésus-Christ et à voir toujours dans les

hommes ses frères des âmes à sauver. Ses principes étaient clairs et jamais il n'essayait de les dissimuler.

“ Dieu existe, il est le maître : donc il faut le servir ; il est infiniment bon : donc il faut l'aimer ; Jésus-Christ nous a sauvés au prix de son sang : donc nous sommes à Lui ; l'Eglise catholique est sa Voix : donc nous devons obéir à l'Eglise comme à Jésus Christ ; la terre passe, le ciel durera éternellement : donc c'est pour le ciel que nous devons travailler ; la vertu seule donne le ciel : donc nous devons être vertueux.” En public comme dans l'intimité, devant ses amis comme devant les étrangers, il faisait sa profession de foi, sans crainte comme sans forfanterie, se montrant à tous tel qu'il voulait être devant Dieu, préférant l'honnêteté à la richesse, la justice aux honneurs, le calme de sa conscience aux applaudissements de la foule, le salut de son âme à tout ce que les hommes peuvent donner.

M. Bosquet avait épousé aux îles Marquises la fille d'un négociant français. Il avait un fils unique, âgé de vingt ans à l'époque où son père fut nommé président. Mme Bosquet aurait désiré que son fils Henri se mariât sans quitter l'île de la Croix, mais le jeune homme brûlait de connaître la France, et son père pensait qu'un voyage en Europe ne pourrait que lui faire du bien en élargissant le cercle de ses connaissances en lui donnant l'occasion de comparer la vieille civilisation qui s'écroule en s'éloignant de Dieu avec la prospérité grandiose de sa patrie d'adoption sous le joug aimable du Seigneur Jésus. Il fut donc résolu que Henri partirait à la première occasion favorable, occasion qui ne pouvait manquer de se présenter bientôt, attendu qu'un grand nombre de navires touchaient à l'île de la Croix depuis que le pays était connu des négociants du monde entier comme extrêmement riche et habité par des hommes de la plus étonnante probité.

Au mois d'octobre 1869, une frégate française, commandant Vilmot, jeta l'ancre en vue de la Présidence. Les officiers furent reçus par le président Bosquet et invités à dîner en grand gala. On parla du projet d'envoyer Henri visiter la mère patrie, le commandant offrit gracieusement

de le prendre à bord *comme ami*, et trois jours après, la frégate s'éloigna saluée par les canons de la capitale.

Le plus jeune des officiers, simple aspirant de marine, se nommait Gaston Delmire. Ses manières pleines de franchise et de la plus exquise politesse frappèrent le jeune Henri, et ces deux cœurs, si bien faits pour se comprendre, se sentirent attirés l'un vers l'autre comme par un aimant irrésistible. Gaston parlait de la France ; Henri racontait les merveilles de son île bien-aimée ; bientôt les deux amis en vinrent à ce degré d'intimité qui, de deux âmes, fait deux sœurs : ils n'eurent plus rien de caché l'un pour l'autre, et quand la frégate entra dans le port de Toulon, Gaston dit en souriant à Henri : " Nous voilà chez nous." Puis quand le canot accosta le débarcadere, il prit le bras de son ami, disant d'une voix pleine d'émotion ;

" Viens, Henri, allons chez maman."

Après avoir embrassé sa mère et sa sœur et leur avoir présenté son ami, Gaston demanda des nouvelles d'Albert.

" Hélas ! répondit Mme Delmire ; toutes les recherches d'Ernest ont été inutiles ; le malheureux a abandonné ses études de droit et nous ne savons ni où il est, ni comment il vit. Ernest pense que son pauvre frère a dû quitter Paris ou changer de nom.

—S'est-il adressé au préfet de Police ?

—Oui ; on a fouillé tout le quartier du Panthéon, examiné les théâtres, cafés et autres lieux mal famés, interrogé les jeunes gens qu'Albert avait coutume de fréquenter : partout on répondait, ou qu'on ignorait son nom, ou qu'on ne savait pas ce qu'il était devenu. Ernest a continué ses études avec le courage et la persévérance que tu lui connais, tous ses examens ont été excellents et il espère avoir son diplôme de docteur dans deux ou trois mois."

Le fils du Président de la République de la Croix désirait visiter Paris et les principales villes de France. Il fut décidé que Gaston, qui venait d'obtenir un congé de trois mois, l'accompagnerait et le présenterait à ses nombreux amis et à ceux de son père. Le commandant Delmire était en ce moment dans l'Amérique du Sud, mais il avait écrit à sa

femme qu'il espérait rentrer en France vers le mois de juin ou de juillet. On était alors au mois de mai 1870.

Les deux amis se rendirent donc à Paris. Henri fut reçu par les membres du gouvernement avec une politesse parfaite, mêlée d'un certain embarras à cause des renseignements que l'on avait reçus touchant la politique extraordinaire du pays dont son père était le chef. Napoléon III, voulut voir le jeune homme; il l'interrogea sur l'île de la Croix, sur la manière d'administrer de son père, sur l'esprit du peuple, la représentation nationale, les lois fondamentales de la République, etc. Henri répondit à toutes ces questions sans embarras et avec une entière franchise. Il parla de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise comme un homme ordinaire eût pu parler de l'Empereur, du Sénat et de la Chambre des députés. La clarté de ses idées, la logique de ses raisonnements, la loyauté absolue de ses réponses frappèrent le souverain et parurent lui faire regretter de n'être pas à la tête d'un pays catholique comme cette petite île lointaine dont l'Europe connaissait à peine l'existence. Quand Henri se retira, le puissant empereur lui dit en lui serrant la main : " Vous êtes chrétien, mon ami, gardez votre foi ; la foi, c'est la force de l'avenir."

Après quelques jours passés à Paris, auprès d'Ernest, dont le caractère énergique et plein, en même temps, d'une douceur ravissante remplit Henri d'admiration pour cette nature qui lui rappelait son père, l'homme du devoir, et sa mère, la femme au grand cœur toujours prêt à se dévouer, les deux jeunes hommes allèrent à Saint-Malo, d'abord, où se trouvaient encore plusieurs parents de M. Bosquet, puis ils parcoururent les diverses provinces de la France et enfin, après un nouveau séjour d'une semaine à Paris, ils retournèrent à Toulon et furent reçus par Mme Delmire comme deux fils tendrement aimés.

Au commencement du mois de juillet Ernest fut reçu docteur. Toute la famille attendait son retour à Toulon. Une lettre fut remise à Gaston. Elle était à son adresse ; il l'ouvrit et la lut, quoique le contenu fût pour sa mère. La lettre était ainsi conçue :

“ (Lis et prépare notre mère).

BIEN CHÈRE MAMAN,

Tu sais combien je t'aime, et pourtant je vais te faire pleurer. Le monde, celui que Jésus a maudit, t'a pris un fils ; le bon Dieu t'en demande un autre. Depuis longtemps je voyais venir ce jour terrible et mille fois béni où je devrais te dire : Mère, je te quitte ! et à Jésus-Christ : Seigneur, me voici ! Depuis que j'ai perdu mon frère, j'ai rêvé de sauver des âmes ; puissè-je aussi sauver la sienne ! Je devais être médecin, je serai prêtre ; va maman, c'est beaucoup plus beau. Tu pleureras, pauvre mère bien-aimée ; moi aussi j'ai pleuré et je pleure encore ; mais tu verras comme le bon Dieu saura nous consoler. Quand je monterai à l'autel et que j'appellerai Jésus pour te le donner, tu retrouveras plus que tes fils, car ce sera le fils de Dieu. O maman, dis-moi vite que tu me pardonnes ; dis-moi que tu me permets d'aimer Dieu plus que toi, plus que toi qui es ma joie, mon soleil, mon ineffable tendresse, le plus doux transport de mes vingt ans. C'est toi qui m'as fait aimer Dieu, et à présent le Dieu que tu m'as fait aimer ainsi veut que j'aime les âmes et que, pour elles, je te quitte. Nous nous reverrons, j'espère, mais je ne serai plus à toi. Dieu me veut tout entier ; maman, donne-moi à Lui ; dis-lui toi-même que tu me donnes, et toi aussi tu seras prêtre, oh maman, prêtre comme Marie : *virgo sacerdos*. Je ne suis qu'un pécheur, mais je suis ton enfant : ton sacrifice sera béni, et un jour, peut-être, Dieu te rendra le fils que tu as perdu en échange de celui que tu auras donné.

Demain, j'entre au séminaire de Saint-Sulpice. Prie pour moi, chère maman ; toi aussi, Gaston ; toi aussi, ma douce Henriette, et quand papa reviendra, dites-lui tous que je l'aime et que, dans le Cœur sacré de Notre-Seigneur, je serai toujours, toujours, sur la terre et pendant toute l'éternité,

Votre tout affectionné et tout dévoué

ERNEST.”

Après avoir lu cette lettre, Gaston se rendit chez sa mère pour la préparer à la terrible nouvelle qu'il était chargé de

lui apprendre. Mme Delmire avait souvent été frappée, surtout depuis quelques mois, de l'esprit de foi qui éclatait dans les lettres de son fils. Elle remerciait Dieu de l'avoir conservé si pieux, si pur et si aimant au milieu de la corruption qui avait perdu le malheureux Albert. Sans oublier celui-ci, la pauvre mère se promettait de reporter sur son Ernest la tendresse dont le fils ingrat n'avait pas voulu. M. Delmire et son fils étant obligés par leur état de vivre le plus souvent loin de la France, elle se disait que son Ernest du moins ne la quitterait jamais, qu'elle vivrait auprès de lui et que ce serait lui qui, un jour, lui fermerait les yeux. Ses espérances allaient se réaliser; Ernest devait être en route, elle allait enfin le revoir, le serrer dans ses bras et commencer auprès de lui cette vie nouvelle que depuis si longtemps elle se peignait si douce et si ravissante.

Gaston entra.

—Maman, as-tu des nouvelles d'Ernest ?

—Arrive-t-il aujourd'hui ?

—Je...je ne crois pas ; t'a-t-il écrit, maman ?

—J'attendais une lettre hier ou aujourd'hui ; il sera parti sans écrire, pour nous surprendre.

—Pauvre maman !

—Gaston, qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ? que veux-tu dire ? O mon Dieu !

—Calme-toi, mère...Ernest...

—Il est malade ?

—Non, non, rassure-toi. T'a-t'il jamais parlé de l'idée d'être prêtre ?

—Ernest prêtre ! que dis-tu, Gaston ? parle, que sais-tu ?

—Tiens, maman, lis cette lettre et que Dieu te soutienne dans cette nouvelle douleur.

Mme Delmire lut en sanglotant la lettre si touchante de son fils. Quand elle eut fini, elle se jeta dans les bras de Gaston. Celui-ci, incapable de prononcer une parole, la serra sur son cœur, mêlant ses larmes aux siennes. Henriette accourut. Sa mère lui donna la lettre. A mesure qu'elle lisait, la jeune fille criait : " Mon frère ! mon bon Ernest ! ô mon Dieu ! pourquoi me les prendre tous !

—Henriette, dit Mme Delmire au milieu de ses larmes,

Henriette, Dieu est le maître ; il nous avait donné un ange, il nous le reprend : que son saint nom soit béni !

—C'est vrai, maman ; je n'étais pas digne d'avoir un tel frère.

—Ni moi d'avoir un tel fils.

—Madame, dit le vieux marin, seul serviteur de la famille, le sémaphore signale le *Foudroyant*.

—Papa ! papa ! crièrent le frère et la sœur.

—Dieu soit loué ! ajouta leur mère en baisant le petit crucifix qui ne la quittait jamais.

Gaston se rendit aussitôt sur le port, et prenant un petit bateau, il alla au-devant de son père, afin de le préparer, lui aussi, à l'épreuve qui l'attendait et que devait rendre plus terrible la douleur de sa femme et de sa fille.

Le commandant Delmire fut plus touché de la tristesse de ceux qu'il aimait plus que sa vie que de l'éloignement momentané de son fils Ernest. Avoir un prêtre dans sa famille lui paraissait un honneur et une grâce dont il remerciait Dieu au lieu de se plaindre de son bonheur. " Il priera pour nous, disait-il à sa femme et à ses enfants ; il sera l'ange de la famille, chaque jour il dira à Jésus : Ayez pitié de mon vieux père, de ma pauvre maman, de ma petite sœur Henriette... et puis, mon Dieu ! rendez-leur celui qu'ils ont perdu, celui qui ne vous aime plus, le pauvre enfant que le démon leur a pris."

Henri était présent à cette scène ; on l'avait présenté au commandant et tous le regardaient déjà comme un membre de la famille. En entendant la prière du père chrétien, il s'approcha de Mme Delmire et lui dit de sa voix douce et pure : " Madame, Dieu vous rendra votre fils, nous l'espérons tous ; en attendant qu'il revienne, laissez-moi le remplacer ; si Henriette y consent, moi aussi je vous appellerai maman."

Henriette y consentit, M. Delmire aussi, maman aussi, Gaston également, voire même le vieux marin, qui n'avait rien à y voir, mais qui pleura de joie absolument comme si ça le regardait.

En somme, cette journée commencée si tristement se termina presque gaîment, grâce à l'esprit de foi de M. Delmire

et de sa famille. Le lendemain, Gaston écrivit à son frère tout ce qui s'était passé et lui annonça le futur mariage de sa sœur avec le fils du Président de la république de la Croix. Celui ci écrivit à son père pour lui demander son consentement, et il fut décidé que dès que l'on aurait reçu la réponse de M. Bosquet, le mariage serait fixé de manière à ce que M. Delmire et Gaston pussent y assister.

#### IV

LA GUERRE.—LA COMMUNE.—ARRESTATION.—UN BON COLONEL.—  
L'OPÉRATION.—COMBAT FINAL.—DOUBLE ADIEU.

— Papa, la guerre est déclarée.

— Pauvre France !

— Nous sommes prêts.

— Alors que crains-tu ?

— Je crains Dieu, Gaston.

— Mais serons-nous avec lui ?

— Mon congé expire dans quinze jours ; que fera la flotte ?

On était au 19 Juillet 1870. Le télégraphe annonçait la terrible nouvelle : les deux colosses allaient se jeter l'un contre l'autre. La France chantait ; l'Allemagne souriait en avançant au pas gymnastique. Le choc fut épouvantable ; avant de savoir où était son armée, la France connut sa défaite. Wissembourg, Reichshoffen, Wœrth, Spikeren, ces mots couraient de bouche en bouche, on espérait encore, mais déjà l'on pleurait la patrie qui saignait ; on disait encore : nous vaincrons ! personne n'osait plus le chanter.

Nous n'avons pas à raconter cette campagne désastreuse. Gaston retourna à son poste, et comme tous les marins, il sentit son cœur se briser en voyant l'inaction forcée de cette flotte si belle réduite au rôle humiliant de garle-côte. L'abbé Delmire, n'étant pas encore dans les ordres, partit comme infirmier et revint à Paris après la capitulation de Sedan. Le commandant Delmire resta à Toulon avec Henri. Celui-ci aurait voulu s'engager pour servir la France, mais

n'étant pas naturalisé, ses services ne furent point acceptés, et il fut obligé d'assister de loin à la ruine de ce pays qu'il aimait de toute l'ardeur de son âme généreuse. On arriva ainsi aux jours affreux de la Commune.

.....

La France, déjà vaincue par l'Allemagne, allait brutale-ment se déchirer elle-même. Quelques-uns de ses enfants avaient soif des quelques gouttes de sang que l'ennemi avait laissées dans son cœur. L'*Internationale* se jeta sur le cadavre que la Prusse avait respecté ; les hyènes succédèrent aux tigres et le repas sanglant continua.

Le gouvernement s'était retiré à Versailles ; les prêtres et les religieux étaient restés à Paris. L'abbé Ernest Delmire continuait de soigner les blessés dans un hôpital de Belleville. Les insurgés, témoins de son dévouement et frappés par son air calme et ses manières pleines de mansuétude, le laissaient faire et lui amenaient leurs blessés en toute confiance. Il parlait de Dieu à ceux qui allaient mourir et la plupart l'écoutaient avec respect et expiraient en murmurant une prière.

Dans la première quinzaine de mai, les choses changèrent. La Commune, se sentant vaincue, voulut se venger des soldats qui la pressaient de toutes parts en arrêtant l'archevêque de Paris, des prêtres, des religieux, des magistrats, des gendarmes et des citoyens pacifiques, auxquels on ne pouvait reprocher que leur amour de la France et leur désir de voir cesser cette lutte fratricide. L'abbé Delmire devint suspect ; un misérable dont il avait sauvé la vie le dénonça à Raoul Rigault et fut chargé par ce monstre de mettre un terme au scandale d'un Français en soutane soignant d'autres Français.

Raoul Rigault interrogea l'abbé.

—Comment t'appelles-tu ?

—Ernest Delmire.

—Que faisais-tu à Belleville ?

—Je soignais les blessés.

—Pourquoi ?

—Pour tâcher de les guérir.

—Ou pour les achever, brigand. Il paraît que tu leur disais un tas de bêtises, est-ce vrai ?

—Je leur parlais de Dieu.

—Que le diable t'emporte, imbécile !

—Je suis médecin...

—Toi ?

—Oui, j'ai mon diplôme.

—Tu n'es pas prêtre, alors ?

—Pas encore, je ne suis que séminariste.

—Où étais-tu pendant la guerre ?

—J'étais infirmier.

—Pourquoi n'as tu pas suivi les capitulards à Versailles ?

—J'espérais faire plus de bien en restant à Paris.

—Pour nous espionner, hein ? Connu.

—Non, monsieur, pour vous soigner.

—Tu y gagneras une balle dans la tête, animal. Emmenez ce drôle à Mazas.

Quelques gardes nationaux en guenilles saisirent le jeune homme, le jetèrent dans un fiacre qui passait, deux d'entre eux se placèrent à ses côtés, un autre monta sur le siège auprès du cocher, et la voiture s'éloigna, au milieu d'une foule composée d'ouvriers sans travail, de femmes à moitié ivres, d'enfants hurlant la *Marseillaise*. En voyant les gardes nationaux fumant leur pipe dont la fumée sortait par la portière, quelqu'un cria : " Qui que c'est ?

—Un calotin, dit le cocher.

—Oùsqu'on le mène ?

—A Mazas, pardî !

—Flanquons-le à l'eau.

—A l'eau ! hurla la foule ; à l'eau ! le curé !

—Le cocher fouetta son cheval, la foule se resserra, les gamins saisirent la bride, quelques ouvriers arrêtrèrent les roues, une femme échevelée ouvrit la portière.

(A suivre.)